Stéphane JUST

Aperçus sur les crises à l'époque impérialiste.[1]

INTRODUCTION

Le mode de production capitaliste a donné une fantastique impulsion au développement des forces productives. Il a constitué le marché mondial, engendré une division internationale du travail, réalisé une économie mondiale. Dans ce développement, la civilisation a connu un gigantesque essor.

Marx écrivait dès 1847 dans « Le Manifeste communiste » :

> « La bourgeoisie depuis son avènement à peine séculaire a créé des forces productives plus variées et plus colossales que toutes les générations passées prises ensemble. La subjugation des forces de la nature, les machines, l'application de la chimie à l'industrie et à l'agriculture, la navigation à vapeur, les chemins de fer, les télégraphes électriques, le défrichement de continents entiers, la canalisation des rivières, des populations entières sortant de terre comme par enchantement, quel siècle antérieur a soupçonné que de pareilles forces productives dormaient dans le travail social? » (« Le Manifeste communiste », préface de Léon Trotsky, Edition du Parti communiste révolutionnaire. Bruxelles, mars 1945, page 15.)

Plus haut :

> « Ce qui est vrai pour la production matérielle s'applique à la production intellectuelle. Les productions intellectuelles d'une nation deviennent la propriété commune de tous. L'étroitesse et l'exclusivisme nationaux deviennent de jour en jour plus impossibles; de nombreuses littératures nationales et locales, se forme une littérature universelle » (page 14).

Mais immédiatement suivait la constatation que :

> « Depuis trente ans au moins, l'histoire de l'industrie et du commerce n'est que l'histoire de la révolte des forces productives contre les rapports de propriété, qui sont les conditions d'existence de la bourgeoisie et de son régime. Y suffit de mentionner les crises commerciales, qui, par leur retour périodique, mettent de plus en plus en question l'existence de la société bourgeoise. Chaque crise détruit régulièrement non seulement une masse de produits déjà créés, mais encore une grande partie des forces productives elles-mêmes. Une épidémie qui, à toute autre époque, eût semblé un paradoxe s'abat sur la société - l'épidémie de la surproduction. (...)
>
> Comment la bourgeoisie surmonte-t-elle ces crises? D'une part, la destruction forcée d'une masse de forces productives; d'autre part, par la conquête de nouveaux marchés et l'exploitation plus parfaite des anciens. C'est-à-dire qu'elle prépare des crises plus générales et plus formidables et diminue les moyens de les prévenir » (pages 15 et 16).

Dans les crises cycliques s'expriment et explosent les contradictions du mode de production capitaliste, contradictions qui opèrent souterrainement et s'accumulent pendant tout le cycle qui va de la liquidation d'une crise de surproduction à l'éclatement de la suivante. Mais ainsi se manifeste également que ce mode de production a ses limites et qu'il est historiquement déterminé.

Marx et Engels estimaient dès 1847 que le mode de production capitaliste avait atteint ses limites historiques. Engels devait écrire dans son « Introduction » à la réédition de l'ouvrage de Marx « La Lutte de classes en France, 1848-1850 », datée du 18 mars 1895 :

> L'histoire «nous a donné tort à nous et à tous ceux qui pensaient de façon analogue. Elle a montré clairement que l'état de développement économique sur le continent était encore alors loin d'être mûr pour la suppression de la production capitaliste : elle l'a prouvé, par la révolution économique qui depuis 1848 a gagné tout le continent et qui n'a véritablement acclimaté qu'à ce moment la grande industrie en France, en Autriche, en Hongrie, en Pologne et dernièrement en Russie, et fait vraiment de l'Allemagne un pays industriel de premier ordre - tout cela sur une base capitaliste, c'est-à-dire encore très capable d'extension en 1848. » (Editions sociales, 1946, pages 12 et 13.)

En effet, c'est au cours des décennies qui vont des années 1850 à la fin du XIX^{e} siècle et aux années qui précèdent la première guerre mondiale que le capitalisme connaît son plein développement intensif et extensif, que se constitue pleinement le marché mondial, une division internationale du travail, une économie mondiale à partir des rapports de production capitalistes! Mais ce développement est jalonné de crises économiques cycliques. Cependant, alors, elles apparaissent plus comme les régulatrices du développement du mode de production que comme lui traçant ses limites. Au travers d'elles se réajustent les rapports économiques à l'intérieur du mode de production capitaliste qui permettront un nouvel essor de celui-ci.

Pourtant, au cours de ce processus, le capitalisme subit des transformations profondes : il passe de son époque libérale à son époque impérialiste, c'est-à-dire au capitalisme des monopoles. Or, précisément, le capitalisme des monopoles, c'est la négation du mode de production capitaliste à l'intérieur du mode de production capitaliste, de l'appropriation privée des moyens de production à l'intérieur de l'appropriation privée des moyens de production. Les monopoles consacrent le fait que la production est devenue à l'échelle de chaque pays et mondialement sociale, alors que se maintient l'appropriation privée des moyens de production.

Cette contradiction essentielle du mode de production capitaliste qui est à l'origine de toutes ses contradictions existe dès l'origine du mode de production capitaliste. Elle se développe pendant son époque libérale. La constitution et la domination des monopoles représentent un saut, une transformation de la quantité en qualité.

Dès lors, les crises au cours desquelles explosent les contradictions du mode de production capitaliste dérivées de cette contradiction essentielle et tous les processus de ce mode de production vont subir des transformations qualitatives.

L'analyse que Marx a faite du capital dans « Le Manifeste communiste » est une esquisse et une anticipation. L'histoire l'a néanmoins vérifiée. Marx a fait l'analyse d'ensemble du mode de production capitaliste dans son œuvre essentielle, « Le Capital ». Toutefois, il ne pouvait faire celle de la transformation du capital de libre concurrence en capital des monopoles, ceux-ci étant encore embryonnaires à l'époque où il écrivait « Le Capital ». Au cours des années 1890, Engels devait souligner le phénomène. Mais il appartenait à Lénine de faire l'analyse du capitalisme des monopoles lorsque ceux-ci sont devenus dominants. Trotsky souligne dans la préface qu'en 1937 il a écrite au « Manifeste communiste » :

> « Marx enseignait qu'aucun ordre social ne quitte la scène avant d'avoir épuisé ses possibilités créatrices. Le « Manifeste » flétrit le capitalisme parce qu'il entrave le développement des forces productives. Cependant, à son époque, de même que pendant les décennies suivantes, cette entrave n'avait qu'un caractère relatif; si dans la seconde moitié du XIX° siècle, l'économie avait pu être organisée sur les fondements socialistes, le rythme de sa croissance aurait été incomparablement plus rapide. Cette thèse, théoriquement incontestable, ne changeait rien au fait que les forces productives continuaient à croître à l'échelle mondiale sans interruption jusqu'à la guerre mondiale. C'est seulement dans les vingt dernières années que, malgré les conquêtes les plus modernes de la science et de la technique, s'est ouverte l'époque de la stagnation et même de la décadence de l'économie mondiale. L'humanité commence à vivre sur le capital accumulé, et la prochaine guerre menace de détruire pour longtemps le bases mêmes de la civilisation. Les auteurs du « Manifeste » escomptaient que le capital se briserait longtemps avant de se transformer d'un régime réactionnaire relatif en un régime réactionnaire absolu. Cette transformation ne s'est précisée qu'aux yeux de la génération actuelle et a fait de notre époque celle des guerres, des révolutions et du fascisme » (page 8).

Trotsky ajoute : *« Le capitalisme, c'est, pour le « Manifeste », le règne de la libre concurrence. Partant de la concentration croissante du capital, le « Manifeste » n'en tire pas la conclusion nécessaire au sujet du monopole, qui est devenu la forme dominante du capital de notre époque et la prémisse la plus importante de l'économie socialiste. C'est seulement plus tard que Marx constata dans son « Capital » la tendance vers la transformation de la libre concurrence en monopole. La caractéristique scientifique du capitalisme de monopole a été donnée par Lénine dans son « Impérialisme »* (page 8).

A l'époque de l'impérialisme, du capitalisme des monopoles, les crises cycliques ne permettent plus comme à l'époque du capitalisme de libre concurrence à l'économie capitaliste de surmonter provisoirement ses contradictions et de rétablir un équilibre dynamique : ce sont des convulsions d'un mode de production qui agonise, même si cette agonie dure des décennies. Lorsque Trotsky écrivait sa préface au « Manifeste communiste », cela était clair. A la première guerre impérialiste, déclenchée en vue d'un nouveau partage du marché mondial et de la suprématie sur ce marché, à une courte période d'essor entre 1923 et 1929, succédait la « grande crise » de 1929. Loin d'aboutir à un réajustement des rapports économiques et à un nouvel équilibre dynamique du mode de production capitaliste, la « grande crise » était la cause immédiate de la préparation de la deuxième guerre mondiale et de cette guerre. La crise n'était surmontée que par l'économie d'armement et ensuite l'économie de guerre.

Mais les choses sont moins claires pour ce qui concerne les presque quarante années qui nous séparent de la deuxième guerre mondiale. Il y a eu incontestablement une nouvelle et importante accumulation du capital à l'échelle internationale. Les capacités productives, tant quantitativement que qualitativement, se sont multipliées, tout comme les échanges internationaux. Pourtant, si les choses sont moins claires, c'est dans une très grande mesure qu'elles sont volontairement obscurcies. La condition nécessaire bien que non suffisante à cela a été le volant d'entraînement d'une économie d'armement permanente. On a prévenu les crises cycliques, ou on les a réduites, en développant un gigantesque parasitisme que traduit l'inflation mondiale des monnaies et des crédits. Finalement, les crises réapparaissent plus menaçantes et destructives que jamais - celle de 1974-75, celle qui a commencé en 1980 -, le système de crédits et de paiements internationaux menace de se disloquer, etc. Et ce n'est qu'un prélude.

Depuis des années, il était nécessaire de réaliser un travail donnant un minimum d'armement aux militants sur ces questions. Mais, si le temps est une des matières premières des plus précieuses pour le militant, c'est parce que c'est celle dont, en général, il dispose le moins. Ainsi ce travail a longtemps traîné plus ou moins relégué dans un tiroir et a été remis à plus tard. Aujourd'hui, sans être pleinement achevé, il est considérablement avancé, de telle sorte que, sans optimisme excessif, il est possible d'estimer qu'il sera complètement terminé au cours des douze mois qui viennent. Il semble donc possible de commencer, sans plus attendre, sa publication.

Ce travail s'intitule « Aperçus sur les crises à l'époque impérialiste ». Ce n'est pas fausse modestie. Il n'a pas la prétention de traiter dans toutes ses déterminations le problème des crises à l'époque impérialiste, d'autant plus que les rapports sociaux de production, le développement de leurs contradictions, sont, particulièrement à l'époque impérialiste, inséparables du développement de la lutte des classes, des rapports politiques entre les classes, à l'intérieur des classes, de la question (ou plutôt des questions) de l'Etat, de leurs rapports, etc., des données historiques concrètes (par exemple : la place historique occupée par l'impérialisme américain dans les rapports inter-impérialistes, celle de la bureaucratie du Kremlin dans les rapports entre les classes à l'échelle mondiale). C'est une somme qu'il faudrait écrire pour traiter complètement le problème.

-

« Aperçus sur les crises à l'époque impérialiste » sera publié par fascicules. Ainsi sa publication peut commencer sans plus tarder. En outre, cela évitera aux militants d'être confrontés à un bouquin écrasant, traitant de questions en elles-mêmes difficiles et rébarbatives. L'échelonnement dans le temps au rythme de la publication des fascicules en rendra la lecture plus facile. Au moins espérons-le.

Le premier fascicule est consacré à un exposé théorique général sur les crises cycliques du mode de production capitaliste. Il présente quelques difficultés, à la vérité plus apparentes que réelles. Par exemple, les schémas de Marx sur la reproduction élargie sont présentés sous une forme algébriques mais, il s'agit de simples égalités du premier degré du niveau du cours élémentaire. Mais il est nécessaire de faire cet effort théorique minimum pour saisir le mécanisme des crises cycliques en général et pourquoi et comment le capital des monopoles entrave et même bloque la fonction qui était celle des crises à l'époque de la libre concurrence.

Après ce fascicule suivront des fascicules consacrés à l'exposé des développements économiques après la première guerre mondiale, la crise de 1929, la solution de cette crise par l'économie d'armement et l'économie de guerre. Ensuite viendront des fascicules consacrés aux conséquences économiques de la deuxième guerre mondiale et à la reconstruction de l'économie capitaliste, la reconstitution d'un marché mondial, d'une nouvelle division internationale du travail, sous l'impulsion de l'impérialisme américain, et la protection politique de la bureaucratie du Kremlin, finalement sous l'impulsion de l'économie d'armements permanente à partir de 1949 et de la guerre de Corée. La démarche suivie dans ces fascicules est plutôt historique jusqu'au milieu des années 50. A ce moment, les conditions et les bases à partir desquelles et sur lesquelles l'économie capitaliste s'est reconstruite après la guerre et va se développer dans les décennies suivantes sont établies.

Dès lors, sans abandonner toute démarche historique, les problèmes seront repris et traités d'une autre manière : par thèmes. Ces décennies constituent-elles une nouvelle époque de l'histoire du capitalisme succédant au capitalisme de libre concurrence et à l'époque du capitalisme des monopoles, ou bien sont-elles le plein développement de l'époque du capitalisme des monopoles, de l'impérialisme ? S'agit-il des « cycles de longue durée »? Les forces productives continuent-elles à croître ? L'économie d'armement, le système monétaire international de crédits et de paiements internationaux, de Bretton-Woods à 1971 et à maintenant. L'inégalité de développement signifie-t-elle que l'Europe, le Japon, puissent relayer, dans la fonction qu'il a accomplie après la guerre et qu'il joue encore aujourd'hui, l'impérialisme américain? A propos de la C.E.E. : une nouvelle Europe, un super-impérialisme européen? Etc. Pour conclure sur les perspectives du mode de production capitaliste. Comme on le voit, il y a encore du pain sur la planche.

Le 16 mai 1983, Stéphane Just.

-

PREMIER FASCICULE

MARX ET LES CRISES DU MODE DE PRODUCTION CAPITALISTE

- “ On produit trop de moyens de travail et de subsistance pour les faire fonctionner comme moyens d'exploitation à un certain taux de profit.”
- Sur les schémas de la reproduction élargie.
- Les schémas : une abstraction nécessaire.
- La loi de la baisse tendancielle du taux de profit.
- Comment se réalise la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.
- La crise économique, régulateur du mode de production capitaliste.
- Le mouvement dialectique de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.
- La loi de la baisse tendancielle du taux de profit exprime la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste : socialisation de la production - propriété privée des moyens de production.
- De l'époque de la libre concurrence à celle de l'impérialisme.

« On produit trop de moyens de travail et de subsistance pour les faire fonctionner comme moyens d'exploitation à un certain taux de profit. »

Le mode de production capitaliste est le seul mode de production sociale qui engendre des crises de surproduction. Dans tous les autres modes de production sociale antérieurs, les crises résultaient généralement au contraire de l'insuffisance de la production sociale. C'est que tous les modes de production sociale qui ont précédé le mode de production capitaliste, alors même que l'échange de produits sous la forme de marchandises était plus ou moins développé, avaient comme moteur la satisfaction des besoins sociaux. La production dans le mode de production capitaliste doit également satisfaire les besoins sociaux, mais son moteur est la production de la plus-value, sa réalisation en argent, une partie de cette plus-value se transformant en capital supplémentaire.

Marx écrit :

> « Dans le commerce de troc, personne ne peut aliéner son produit sans que simultanément une autre personne aliène le sien. L'identité immédiate de ces deux actes, la circulation la scinde en y introduisant l'antithèse de la vente et de l'achat. Après avoir vendu, je ne suis forcé d'acheter ni au même lieu, ni au même temps, ni à la même personne à laquelle j'ai vendu. Il est vrai que l'achat est le complément obligé de la vente, mais il n'est pas moins vrai que leur unité est l'unité des contraires. Si la séparation des deux phases, complémentaires l'une de l'autre, de la métamorphose des marchandises se prolonge, si la scission entre la vente et l'achat s'accentue, leur liaison intime s'affirme... par une crise. Les contradictions que recèle la marchandise, de valeur usuelle et valeur échangeable, de travail privé qui doit à la fois se présenter comme travail social, de travail concret quine vaut que comme travail abstrait, ces contradictions immanentes à la nature de la marchandise acquièrent dans la circulation leurs formes, de mouvement. Ces formes impliquent la possibilité, mais seulement la possibilité des crises. Pour que cette possibilité devienne réalité, il faut tout un ensemble de circonstances qui du point de vue de la circulation simple des marchandises, n'existent pas encore. » « Le Capital », livre 1, tome 1 (Moyens de circulation : a) la métamorphose des marchandises). (Karl Marx. « Œuvres ». Bibliothèque de la Pléiade 1, page 653).

Dès le début du « Capital », Marx a établi le *« double caractère du travail présent dans la marchandise »*. Pour qu'un produit devienne une marchandise, il doit avoir une valeur d'usage, une utilité sociale qui résulte de la combinaison de ses propriétés naturelles et de celles que lui ont conféré un travail humain particulier, concret. Marx précise que, pour produire une marchandise, il faut *« non seulement produire des valeurs d'usage, mais des valeurs d'usage pour d'autres, des valeurs d'usage sociales ».* Les marchandises ne s'échangent les unes contre les autres qu'autant qu'elles sont qualitativement différentes du point de vue de leur usage social. Mais elles s'échangent les unes contre les autres dans un rapport qui n'existe qu'en fonction d'une qualité qui leur est commune, celle d'être le produit du travail humain. La valeur d'échange d'une marchandise sa valeur - se mesure *« par le quantum de la substance « créatrice de valeur » contenu en lui, du travail ».* Marx précise qu'il s'agit du *« temps de travail socialement nécessaire »*, c'est-à-dire *« celui qu'exige tout travail, exécuté avec le degré moyen d'habileté et d'intensité et dans des conditions qui, par rapport au milieu social donné, sont normales ».* Marx précise encore : *« Aucun objet ne peut être une valeur s'il n'est pas une chose utile. S'il est inutile, le travail qu'il renferme est dépensé inutilement et conséquemment ne crée pas de valeur* (de valeur d'usage)*.* »

Marx part de ces données fondamentales. Il montre qu'elles sont à l'origine de la possibilité des crises dès que l'échange cesse d'être limité au troc mais se généralise et fait surgir un « médiateur », l'argent. L'argent est lui-même une marchandise dont la valeur d'usage est d'être l'instrument de mesure de la valeur parce que lui-même a une valeur, c'est-à-dire qu'il faut une certaine quantité de travail social pour en produire une quantité déterminée. Dès lors, la contradiction entre valeur d'usage et valeur d'échange se dégage. Elle rend possibles les crises de surproduction. Et, *« à mesure que s'étend la circulation des marchandises, grandit aussi la puissance de la monnaie, forme absolue et toujours disponible de la richesse sociale »*.

Mais la possibilité de la crise de surproduction n'est pas encore sa nécessité. Il se peut que ici ou là, dans telle ou telle branche de production, une surproduction se manifeste. Il ne s'agit que d'un phénomène partiel et limité, accidentel.

La première grande crise économique de surproduction date de 1825, c'est-à-dire du début du développement du mode de production capitaliste proprement dit. Elle a surtout touché l'Angleterre, berceau du mode de production capitaliste. C'est que les causes profondes des crises de surproduction capitaliste résident dans les rapports de production de ce mode de production qui fait de la production de la plus-value, de sa réalisation, de la transformation d'une partie de cette plus-value en capital supplémentaire, et ainsi de suite, le moteur de la production. En d'autres termes, la valeur d'usage des marchandises n'est plus que le support de la production de la valeur d'échange. L'objectif de la production est devenu la production en quantité croissante de la valeur d'échange. La contradiction valeur d'échange-valeur d'usage qui est déjà contenue dans la simple circulation des marchandises se développe et devient explosive.

Marx se gausse de « *certains économistes, tel Mac Culloch (qui) pour sauver la production fondée sur le capital font abstraction de toutes les propriétés spécifiques et déterminations fondamentales du capital pour ne plus voir qu'une production simplement orientée vers la valeur d'usage immédiate. Ils négligent tous les rapports essentiels. En fait, pour laver le capital de toutes les contradictions, ils écartent celles-ci et les nient. Ou bien tel Mill, plus pénétrant (plagié par le fade Say), ils déclarent que l'offre et la demande sont identiques et doivent donc se recouvrir. L'offre est la demande, celle-ci se mesure à la quantité de celle-là. Une grande confusion règne ici : 1°) il n'y a identité de l'offre (qui devient la demande et se mesure à sa propre demande) que pour autant que la valeur d'échange est égale à une quantité de travail matérialisé. Dans cette mesure, elle est égale à sa propre demande - en ce qui concerne la valeur. Mais, en tant que telle, elle doit se réaliser dans l'échange contre l'argent; or, étant donné qu'elle s'échange contre l'argent, elle dépend 2°) de sa valeur d'usage et en tant que telle de la masse des besoins existants. Mais, en tant que valeur d'usage, elle n'est pas déterminée par le travail matérialisé qu'elle contient : sa mesure se trouve en dehors de la valeur d'échange* », (Fondements de la critique de l'économie politique, livre 1, page 369. Ed. Anthropos.)

En d'autres termes : les marchandises offertes sur le marché représentent une certaine quantité de travail social; elles demandent une contrepartie représentant une quantité égale de valeur, c'est-à-dire de travail social. En ce sens, l'offre de valeur est égale à la demande de valeur. La forme de valeur demandée est l'argent. Mais l'offre en marchandises ne trouve sa correspondance en valeur sous forme argent que si sa valeur d'usage correspond aux besoins sociaux existants (cela dans le cadre du mode de production et de ses limites).

Répondant à ce genre d'objections, Marx poursuit :

> « Ou bien, ils disent encore que l'offre c'est la demande pour un produit déterminé d'une certaine valeur (qui s'exprime dans la quantité demandée du produit). Si le produit offert est invendable, cela prouve qu'on en offre une quantité trop grande, ou qu'on produit une quantité trop faible de la marchandise demandée par l'autre échangiste. Il n'y a donc pas de surproduction générale, mais surproduction d'un ou plusieurs articles et une sous-production d'autres. »

Il réplique :

> « Mais on oublie tout simplement que le capital productif n'exige pas une valeur d'usage déterminée mais la valeur pour soi, c'est-à-dire l'argent (non pas en tant que moyen de circulation mais en tant que forme de richesse universelle ou forme réalisée du capital); sous cette dernière forme il peut éventuellement retourner à son état dormant primitif. Mais dire qu'on ne produit pas assez d'argent équivaut à dire ce qu'on refuse par ailleurs de reconnaître : la production ne coïncide pas avec la valorisation; autrement dit, elle est surproduction ou ce qui revient au même : la production ne peut se convertir ni en argent ni en valeurs. Bref, la production ne peut pas se réaliser ni se confirmer dans la circulation. C'est de là que provient l'illusion des réformateurs du système monétaire (dont Proudhon) : en raison du coût élevé de l'argent, on manque de moyens de circulation, il faudrait donc en créer par des moyens artificiels (cf aussi l'école de Birmingham, Gemini par exemple). » (Idem, suite page 369.)

Il écrit encore :

> « Ou bien, on prétend que, du point de vue social, la production et la consommation, c'est la même chose. Il ne peut donc y avoir ni excédent ni déséquilibre. Le point de vue social n'est qu'une abstraction puisqu'il méconnaît précisément les structures et les rapports déterminés de la société, et par conséquent les contradictions qui en découlent. » (Idem, page 370.)

Marx fait alors ressortir l'essentiel, à savoir que la crise de surproduction qui se manifeste, dans la réalisation de la valeur a son origine non au stade de la circulation, ou de la consommation, mais dans la production dans les rapports de production. Il polémique principalement contre Ricardo, qui *« présente la chose comme suit : étant donné que la production est réglée par les coûts de production, elle se règle d'elle-même. Ainsi, pour éviter qu'une branche d'industrie ne se dévalorise, une certaine quantité de capital s'en détourne pour aller s'investir là où on a besoin d'elle. »* Marx remarque : *« Mais la nécessité d'une telle compensation n'implique-t-elle pas déjà l'inégalité et le déséquilibre et donc la contradiction entre le capital tel qu'il est directement engagé dans le procès de production et tel qu'à l'extérieur de celui-ci il apparaît (relativement) indépendant dans l'argent. (. ..)*

> « La production n'est proportionnée (la formule se trouve déjà chez Ricardo) que si toutes les tendances du capital sont réparties en de justes proportions; mais, en fait, sa tendance le pousse nécessairement à outrepasser toute proportion, puisqu'il recherche un surtravail démesuré, une productivité illimitée, une consommation immodérée, etc. Dans la concurrence, cette tendance inhérente au capital en général apparaît au capital particulier comme une contrainte exercée sur lui par les autres capitaux pour qu'il dépasse toute proportion. il est constamment harcelé : marche, marche. (...)
>
> « Par définition, la concurrence est la nature interne du capital. Sa caractéristique essentielle est d'apparaître comme l'action réciproque de tous les capitaux : c'est une tendance interne apparaissant comme imposée de l'extérieur. Le capital n'existe et ne peut exister qu'en étant divisé en d'innombrables capitaux : c'est pourquoi il est conditionné par l'action et la réaction des uns sur les autres. Le capital produit et abolit constamment la production proportionnée. La proportion obtenue est sans cesse abolie par la création de plus-value, et l'augmentation des forces productives. » (Idem, pages 370-371.)

Des rapports de production capitalistes, il découle que *« chacun des capitalistes sait que ses ouvriers ne lui font pas face comme consommateurs dans la production et s'efforce de restreindre autant que possible leur consommation, c'est-à-dire leur capacité d'échange, leur salaire. Cela ne l'empêche pas, bien sûr, de souhaiter que les ouvriers des autres capitalistes fassent la plus grande consommation possible de ses marchandises. Quoi qu'il en soit, le rapport général - fondamental - entre le capital et le travail est celui de chacun des capitalistes avec ses ouvriers. »* (Idem, page 371.)

> « Tout d'abord : le capital contraint l'ouvrier à travailler au-delà du travail nécessaire. C'est la seule manière pour lui de se valoriser et de produire une plus-value. Mais, par ailleurs, il n'utilise le travail nécessaire que dans la mesure où il aura un surtravail et où celui-ci pourra se réaliser sous-forme de plus-value. Il pose donc le surtravail comme condition au travail nécessaire : la plus- value est à la limite du travail matérialisé, et de la valeur en général. » (Idem, page 379.)
>
> Il est essentiel pour lui de ramener la consommation de l'ouvrier à la partie nécessaire à la reproduction de sa force de travail. Il cherche à faire de la valeur exprimant le travail nécessaire la limite de la valorisation de la force de travail et donc de la capacité d'échange de l'ouvrier, en même temps qu'il cherche à réduire à un minimum le rapport entre ce travail nécessaire et la plus-value. Ce sont de nouvelles limites à la sphère de l'échange bien qu'elles s'identifient, elles aussi, avec la tendance du capital à considérer toute limite à son autovalorisation comme une entrave. Ainsi donc, accroître à l'infini sa valeur, - créer des valeurs illimitées - c'est ni plus ni moins poser des restrictions à la sphère de l'échange, c'est-à-dire à la possibilité de la valorisation des valeurs créées dans le procès de production. » (Idem, page 380.)

Le secret des crises de surproduction réside dans les rapports de production capitalistes : essentiellement, la propriété privée des moyens de production d'un côté, de l'autre la vente de leur force de travail par ceux qui ne possèdent pas les moyens de production, l'achat de cette force de travail en vue de la production et de la réalisation de la plus-value par ceux qui possèdent les moyens de production, ce qui implique cet autre aspect des rapports de production, la division du capital en d'innombrables capitaux, la concurrence, qui est la « nature intime du capital ».

Marx reprend cette analyse dans « Le Capital », où il écrit : *« La contradiction de ce mode de production capitaliste réside dans sa tendance à développer absolument les forces productives, qui entrent sans cesse en conflit avec les conditions spécifiques de production, dans lesquelles se meut le capital, les seules dans lesquelles il puisse se mouvoir.. On produit périodiquement trop de moyens de travail et de subsistance pour pouvoir les faire fonctionner comme moyens d'exploitation des ouvriers à un certain taux de profit. On produit trop de marchandises pour pouvoir réaliser et reconvertir dans un capital neuf la valeur et la*

plus-value qu'elles recèlent dans des conditions de distribution et de consommation impliquées par la production capitaliste, c'est-à-dire pour accomplir ce procès sans explosion se répétant sans cesse.» (« Le Capital », livre III, tome 1, page 270. Editions sociales.)

Sur les schémas de la reproduction élargie.

Mais n'y aurait-il pas contradiction entre ce que Marx écrit ici et son exposition schématique de la reproduction simple et de la reproduction élargie qu'il formule dans le livre II, tome II, du « Capital » ? En effet, ces schémas prouvent que l'équilibre entre les deux branches de la production, groupe I moyens de production, groupe II moyens de consommation, peut se réaliser.

Le schéma de la reproduction simple peut être construit ainsi :

Soit C + V + PL la valeur de la production totale. On aura :

Valeur du groupe I : C1 + V1 + PL1 ⎫
⎬ valeur de la production totale.
Valeur du groupe II : C2 + V2 + PL2 ⎭

Pour que la reproduction simple puisse se poursuivre de façon équilibrée, il faut que la valeur des moyens de production produits égale la valeur des moyens de production demandés, et que la valeur des moyens de consommation produits égale la valeur des moyens de consommation demandés.

Soit : C1 + V1 + PL1 =C1+C2

et C2 + V2 + PL2 = V2 + PL2 + V1 + PL1

Dans les deux cas il reste : V1 + PL1 = C2

Pour que la production puisse s'élargir, il faut que la totalité de la plus-value, aussi bien dans le groupe I que dans le groupe II, ne soit pas consommée par les capitalistes pour satisfaire leurs besoins personnels, mais qu'une partie soit consacrée à l'élargissement de la production. On aura :

PL1 = a + b où a = consommation personnelle des capitalistes du groupe I et b = partie de la plus-value du groupe 1 consacrée à l'élargissement de la production de ce groupe

PL 2 = c + d où c = consommation des capitalistes du groupe II et d = partie de la plus-value du groupe II consacrée à l'élargissement de la production du groupe II.

On aura donc le schéma suivant, représentant la répartition de la valeur totale de la production :

Valeur du groupe I : C1 + V1 + a + b ⎫
⎬ Valeur totale de la production
Valeur du groupe II : C2 + V2 + c + d ⎭

Mais les capitalistes du groupe I, pour élargir leur production, devront utiliser une partie de b à l'achat de moyens de production supplémentaires et l'autre partie à l'achat de la force de travail supplémentaire nécessaire pour mettre en mouvement les moyens de production supplémentaires. On aura alors :

b = C'1 + V'1

PL1 = a + C'1 + V'1

Mais d doit se diviser également en deux : une partie consacrée à élargir le capital constant et une autre à élargir le capital variable du groupe II.

d = C'2 + V'2.

PL 2 = c + C' 2 + V'2

Le schéma initial s'établira alors ainsi :

groupe I = C1+V1+C'1+V'1+a ⎫
⎬ valeur de la production totale
groupe II = C2+V2+C'2+V'2+c ⎭

Là aussi la valeur des moyens de production produits doit égaler la valeur des moyens de production demandés et la valeur des moyens de consommation produits doit égaler la valeur des moyens de consommation demandés. On aura :

C1 + V1 + C'1 + V'1 + a = C1 + C'1 + C2 + C'2

et C2 + V2 + C'2 + V'2 + c = V1 + V'1 + a + V2 + V'2 + c

Dans les deux cas il reste :

Vl + V'l + a = C2 + C'2

C'est logique. La demande de biens de consommation émanant du groupe I doit égaler la demande des biens de production du groupe II pour que les échanges puissent se poursuivre de façon équilibrée.

C'est une condition nécessaire mais non suffisante. Il faut encore que sur la plus-value du groupe II soient prélevés les moyens d'acquérir la force de travail supplémentaire nécessaire pour mettre en œuvre les moyens de production supplémentaires (C'2) acquis par le groupe II auprès du groupe I, soit V2, et V'2 égalera (C'2 / (composition organique du capital du groupe II))

De multiples types de schéma peuvent être établis. Marx propose le schéma de la reproduction simple suivant :

groupe I : 4000 (C1) + 1000 (V1) + 1000 (PL1) = 6000 ⎫
⎬ total = 9000
groupe II : 2000 (C2) + 500 (V2) + 500 (PL2) = 3000 ⎭

On voit tout de suite que l'équilibre existe et que la production peut se poursuivre à la même échelle

1000 (Vl1 + 1000 (PL1) = 2000 (C2).

Dans cet exemple numérique la composition organique du capital C/V est la même dans les deux groupes, = 4, ainsi que le taux de la plus-value PL / V = 1, et le taux de profit PL / C+V =1/5 soit 20 % (en supposant que les marchandises sont vendues à leurs valeurs). Mais on peut les faire varier. Si V1 + PL 1 = C2, la production à la même échelle peut se poursuivre. Exemple :

groupe I : 5000 (C1) + 250 (V1) + 750 (PL1) = 6000 ⎫
⎬ total = 9000
groupe II : 1000 (C2) + 750 (V2) + 1250 (PL2) = 3000 ⎭

La composition organique du groupe I est égale à : 5000 / 250 = 20

Celle du groupe II est de : 1000 / 750 = 1,3

Le taux de la plus-value du groupe I est égal à : 750 / 250 = 3

Le taux de la plus-value du groupe II est égal à : 1250 / 750 = 1,66

Le taux de profit du groupe I est égal à : 750 / 5250 = 0,14

Le taux de profit du groupe II est égal à : 1250 / 1750 = 0,71

La reproduction simple peut cependant se poursuivre :

250 (V1) + 750 (PL) = 1000 (C2)

Ce qui nécessite toutefois que, par la médiation de l'argent, les échanges aient bien lieu entre les groupe I et II, que la consommation des moyens de production et de consommation soit effective. En d'autres termes, c'est possible, ce n'est pas obligatoirement réalisé.

En ce qui concerne la reproduction élargie, Marx part du schéma suivant :

Groupe I : 4000 (C1) + 1000 (V1) + 1000 (PL1) = 6000 ⎫
⎬ total = 9000
Groupe II : 1500 (C2) + 750 (V2) + 750 (PL2) = 3000 ⎭

Dans ce schéma que propose Marx :

la composition organique des deux groupes est différente :

groupe I = 4000/1000 = 4 groupe II =1500/ 750 = 2

le taux de la plus-value est le même :

groupe I = 1000 / 1000 = 1; groupe II = 750 / 750 = 1

le taux de profit est différent :

groupe I : 1000 / (4000+1000) = 0.20 groupe II = 750 / (1500 + 750) = 0.33

En supposant que les capitalistes du groupe 1 consomment la moitié de la plus-value pour satisfaire leurs besoins personnels et accumulent l'autre moitié, on aura le schéma développé suivant si les rapports restent les mêmes :

(PL1) = 500 (a) + 400 (C'1) + 100 (V'1)

Le groupe 1 se compose ainsi :

groupe 1 : 4000 (C1) + 400 (C'1) + 1000 (V1) + 100 (V'1) + 500 (a) = 6000

Mais, pour que les échanges se fassent de façon équilibrée avec le groupe II, il faut que la condition Vl + V'l + a = C2 + C'2 soit respectée.

1000 (V1) + 100 (V'1) + 500 (a) = 1500 (C2) + C'2

Il faudra donc que C'2 = 100 (V'l).

En outre, pour mettre en œuvre 100 de capital constant supplémentaire dans le groupe II, il faut un capital variable supplémentaire de 50 (V'2), étant donné que la composition organique du capital du groupe II égale 2. Les capitalistes du groupe II ne pourront consommer pour leurs besoins personnels que :

750 (PL2) - 100 (C'2) - 50 (V'2) = 600 (c) (rappelons que petit c représente la consommation des capitalistes du groupe II).

Dès lors le groupe II se compose ainsi :

groupe II : 1500 (C2) + 100 (C'2) + 750 (V2) + 50 (V'2) + 600 (c) = 3 000

Le capital de départ du 2° cycle devient :

groupe I : 4400 (C1) + 1100 (V1) = 5500 ⎫
⎬ total = 7900

groupe II : 1600 (C2) + 800 (V2) = 2400 ⌋

Les rapports de la production restant les mêmes, il en résultera :

groupe I : 4400 (C1) + 1100 (V1) + 1100 (PL1) = 6600 ⌉

} total = 9800

groupe II : 1600 (C2) + 800 (V2) + 800 (PL2) = 3200 ⌋

Que se passe-t-il si l'accumulation du capital se poursuit dans les mêmes rapports?

La première condition V1 + V'1 + a = C2 + C'2 doit être respectée, soit :

1100 (V1) + 110 (V'1) + 550 (a) = 1600 (C2) + C'2

D'où il vient : 1100 (V1) + 110 (V1)+ 550 (a) - 1600 (C2) = C'2

C'2 = 160

La deuxième condition exige que V'2 = C'2 /2, soit = 160/2 = 80

V'2 = 80

On peut procéder également ainsi.

On a V1 = 1100, a = 550, C2 = 1600

V1 +a = 1650 tandis que C2 ne s'élève qu'à 1600. Il manque donc 50 pour que C2 absorbe V1 +a.

Les capitalistes du groupe 2 devront les prélever sur leur plus-value pour acheter des moyens de production supplémentaires au groupe 1. Mais, étant donné que la composition organique du capital du groupe 2 est 2, il faudra prélever 25 pour la force de travail, nécessaire à mettre en œuvre 50 des nouveaux moyens de production, sur la plus-value des capitalistes du groupe 2.

Cependant les échanges entre le groupe 1 et le groupe 2 ne seront équilibrés que si les capitalistes du groupe 2 prélèvent encore 110 pour élargir leur production, qui serviront à payer la force de travail supplémentaire du groupe 1 (V'1) pour qu'elle achète les moyens de consommation qui sont nécessaires aux capitalistes du groupe 2. Mais pour mettre en œuvre ces 110 de moyens de production supplémentaires, étant donné la composition organique du capital de ce groupe, les capitalistes du groupe 2 devront encore consacrer 55 pour acheter la force de travail nécessaire à mettre en œuvre ces moyens de production supplémentaires. Ces 55 seront prélevés sur leur plus-value. Ils seront utilisés, par la force de travail supplémentaire du groupe 2, à acheter aux capitalistes de ce groupe des moyens de consommation qui leur sont nécessaire

C'2 = 50 + 110 = 160

V'2 = 25 + 55 = 80

c = 800 (PL2) - 160 (V'2) - 80 (V'2) - 560

Au troisième cycle on aurait le capital de départ suivant :

groupe 1 : 4840 (Cl) + 1210 (Vl) = 6050 ⌉

} total = 8690

groupe II : 1760 (C2) + 880 (V2) = 2640 ⌋

Il en résultera, les rapports de la production restant les mêmes :

groupe 1 : 4840 (C1) + 1210 (V1) + 1210 (PL1) = 726 ⌉

} total = 10780

groupe II : 1760 (C2) + 880 (V2) + 880 (P12) = 3 520 ⌋

Si l'accumulation se poursuit dans les mêmes rapports :

V1 = 1210 a = 605 total = 1815 C2 = 1760

Il faut donc que les 55 supplémentaires (moyens de consommation) soient fournis par le groupe II pour les moyens de consommation ordinaire de la force de travail du groupe I et pour la consommation des capitalistes du groupe I. Ce n'est possible qu'en raison d'un achat de moyens de production supplémentaires pour le groupe II provenant de la plus-value de ce groupe. Mais il faudra aussi qu'une partie proportionnelle (27,5) de la plus-value du groupe II soit utilisée pour le capital variable supplémentaire nécessaire à la mise en œuvre de ces moyens de production supplémentaires. Cependant il faudra encore que l'achat des moyens de consommation corresponde à la consommation de la force de travail supplémentaire (V'1) = 121 au groupe 1 pour élargir la production puisse se réaliser. C'est-à-dire qu'une partie de la plus-value du groupe II soit consacrée à acheter des moyens de production supplémentaires. Il faudra encore qu'une autre partie de la plus-value du groupe II soit utilisée à fournir des moyens de consommation à la force de travail nécessaire pour mettre en œuvre ces moyens de production supplémentaires. On aura donc :

880 (PL2) = c + 55 + 27,5 + 121 + 60,5

c = 616

Marx propose un autre schéma, où la composition organique des deux groupes est la même, 5, ainsi que le taux de la plus-value, 1, et le taux de profit également 0,16.

groupe I : 5000 (C1)+ 1000 (V1) + 1000 (PL1) = 7000 ⌉

} total = 9000

groupe II : 1430 (C2) + 285 (V2) + 285 (PL2) = 2000 ⌋

Il suppose que la moitié de la plus-value du groupe I est accumulée.

PL1 = 500 (a) + 416 (C'1) + 83,3 (V'1)

Dans ce groupe, V1+a s'élève à 1500 et C2 à 1430. Il faudra donc que, sur les 285 (PL2), 70 se convertissent en moyens de production nouveaux pour le groupe II et que 14 de plus soient prélevés pour mettre en mouvement ce capital constant additionnel. Soit 84. En outre 83,3 (V'1) moyens de production doivent également s'échanger contre 83,3 (PL2) et encore 16,6 pour la consommation de la force de travail nécessaire à la mise en œuvre de ces moyens de production. Au total : 184. Reste pour la consommation des capitalistes : 285 - 184 = 101.

Au cycle suivant, le schéma devient :

groupe I : 5417 (C1) + 1083 (V1) + 1083 (PL1) = 6500 ⎫
⎬ total - 8399
groupe II : 1583 (C2) + 316 (V2) + 316 (P12) = 1899 ⎭

PL1= 544 (a) + 452 (C'1) + 90 (V'1)

Vl +a est supérieur à C2. Ils s'élèvent à 1627 et C2 à 1583. Il faudra donc que 44 (PL2) soient convertis en moyens de production supplémentaires et pour les mettre en valeur que 8,8 (PL2) soient utilisés pour la consommation de la force de travail supplémentaire nécessaire à les mettre en œuvre. Il faudra encore que 90 (V'1) soient également convertis en moyens de consommation équivalents dont la source est PL2, et ces nouveaux moyens de production exigeront encore 18 de moyens de consommation pour la force de travail nécessaire pour la mettre en œuvre tirés de PL2. Au total 106,8. Reste pour la consommation du capital du groupe II : 316- 160,8 = 155,2.

En négligeant les décimales, Marx établit le développement du schéma ainsi :

groupe I : 5869 (C1) + 1173 (V1) + 1173 (PL1) = 8215

groupe II : 1715 (C2) + 342 (V2) + 342 (P12) = 2399

D'où il résultera le cycle suivant :

groupe I : 6358 (C1) + 1271 (V1) + 1271 (PL1) = 8900

groupe II : 1858 (C2) + 371 (V2) + 371 (P12) = 2600

Marx remarque que C2 doit toujours être inférieur à V1 + PL1, sans quoi la reproduction élargie serait impossible.

Les schémas : une abstraction nécessaire.

Les schémas de la reproduction élargie de Marx ont été repris maintes fois. Ils ont été à l'origine de multiples autres schémas infiniment plus complexes, comportant d'autres rapports (composition organique du capital, taux de la plus-value, taux de profit, rapport initial entre les deux groupes de la production sociale), et même des schémas exprimés en prix de production tenant compte du taux moyen de profit. Mais les schémas de Marx sont une abstraction, une abstraction pleinement justifiée car elle constitue une épure des rapports et du métabolisme du mode de production capitaliste. Ce sont ces schémas qui autorisent Lénine à écrire en 1897 :

> « L'affirmation selon laquelle les capitalistes ne peuvent consommer la plus-value n'est que la répétition vulgarisée des doutes de Smith en général. Une partie seulement de la plus-value se compose d'objets de consommation : quant à l'autre, elle se compose de moyens de production (par exemple la plus-value d'un maître de forges). La "consommation" de cette dernière plus-value s'accomplit par son utilisation dans la production; et les capitalistes qui fabriquent comme produit des moyens de production ne consomment pas eux-mêmes la plus-value mais le capital constant échangé par d'autres capitalistes. C'est pourquoi les populistes qui parlent de l'impossibilité de réaliser la plus-value doivent logiquement être amenés à reconnaître l'impossibilité de réaliser également le capital constant. »

Lénine poursuit :

> « Et le marché extérieur ? Est-ce que nous ne nions pas la nécessité du marché extérieur pour le capitalisme? Bien sûr que non. Ce qu'il y a, c'est que la question du marché extérieur n'a absolument rien de commun avec celle de la réalisation, et que la tentative de les lier et d'en faire un tout caractérise seulement les souhaits romantiques d'"arrêter" le capitalisme et l'incapacité des romantiques de raisonner logiquement. » (« De la caractérisation du romantisme économique », cité en annexe pages 171-172 du livre 11, tome 11, du « Capital », Editions sociales).

Mais Lénine est amené à préciser :

> « La théorie de la réalisation suppose une répartition proportionnelle de la production. Cela, c'est l'idéal du capitalisme et nullement sa réalité. » (« A propos de la théorie de la réalisation », cité en annexe page 192, livre 11, tome 11, du « Capital »)

En effet, selon ces schémas, la seule condition d'un développement équilibré serait la possibilité d'intégrer à la production de la force de travail supplémentaire à chaque cycle. Ces schémas sont pleinement justifiés et indispensables du point de vue de l'étude du maintien et du développement de la production à partir des rapports de production capitalistes. Mais, en même temps, ce ne sont que des schémas, des abstractions, *« l'idéal du fonctionnement du mode de production capitaliste et non la réalité »*.

Le découpage en deux groupes est une simplification. Chaque groupe se subdivise en de multiples branches, secteurs de production. Dans chaque groupe un développement équilibré de chaque branche, de chaque secteur, comme composante du développement d'ensemble de la production, est nécessaire. Des branches, des secteurs de la production, participent de l'un et l'autre groupe.

Les marchandises ne s'échangent pas les unes contre les autres, mais par la médiation de l'argent, ce qui implique (comme nous l'avons déjà vu) la possibilité d'une rupture du cycle des échanges, ce qui appelle au développement du système du crédit.

Les marchandises ne se réalisent qu'exceptionnellement à leur valeur. Pour que le mode de production capitaliste puisse fonctionner, la tendance est qu'elles se réalisent à leur coût de production (capital constant + capital variable) + (capital constant + capital variable) x (taux de profit moyen). Des transferts de valeur ont lieu entre branches de la production en fonction de la composition organique du capital, de la plus-value absolue et relative produite par le capital variable dans chacune d'entre elles. Le capital bouleverse constamment les conditions de la production, donc les rapports de chaque secteur, chaque branche, chaque groupe de la production sociale avec les autres, la composition organique du capital, le taux de la plus-value, le taux d'accumulation, le taux de profit, la valeur et le prix de chaque marchandise. Le capital se développe en ayant des rapports constants avec un environnement économique national et international qui n'est pas purement capitaliste, mais semi-capitaliste, pré-capitaliste, ou provient d'un mode de production antérieur. Il détruit d'ailleurs les anciens rapports de production et constitue de nouveaux rapports de type capitaliste, ou les transforme en se les subordonnant.

Des schémas de Marx, ou d'autres schémas dérivés de ceux de Marx, certains économistes, se réclamant même de Marx, ont tiré la conclusion qu'en supprimant l'anarchie de la production le capitalisme pouvait avoir un développement équilibré et sans crise. Autant écrire qu'en supprimant le capitalisme il n'y aurait plus de crises consécutives aux contradictions inhérentes au mode de production capitaliste. L'anarchie de la production est la conséquence inéluctable du mode de production fondé sur la propriété privée des moyens de production, dont le moteur est la production de la plus-value, sa réalisation et la transformation d'une partie de celle-ci en capital élargi. L'anarchie de la production est tout aussi inséparable du mode de production capitaliste que peut l'être la concurrence entre les multiples capitaux qui composent le capital social et qui sont engagés dans la course au profit.

Lénine, d'ailleurs, ne prétend pas du tout que le *« marché extérieur »* n'est pas nécessaire au capitaliste. Mais qu'il est *« possible »* (seulement possible) que dans des conditions *« idéales »* la réalisation du produit s'effectue sans l'ouverture de *« marchés extérieurs »*.

Ainsi écrit-il :

> « L'existence du marché extérieur est nécessaire parce que la production capitaliste implique fondamentalement la tendance à l'extension illimitée par opposition à ce qui existait pour tous les anciens modes de production, qui se limitaient aux dimensions de la commune, du patrimoine, de la tribu, du territoire, de l'Etat. Alors que dans les anciens régimes économiques la production se renouvelait à chaque fois de la même façon et à la même échelle que précédemment, en régime capitaliste, ce renouvellement sous le même aspect devient impossible : l'extension illimitée, le progrès continuel, deviennent la loi de la production. » (« De la caractérisation du romantisme économique », cité en annexe du livre II du tome II du « Capital », page 173.)

Lénine poursuit :

> « L'analyse de la réalisation a montré que la formation du marché intérieur ne se fait pas tant au compte des objets de consommation que des moyens de production. Il s'ensuit que la première section (groupe I) de la production sociale (fabrication des moyens de production) doit se développer plus vite que la seconde (groupe II) (fabrication des objets de consommation). Mais il ne s'ensuit naturellement pas que la fabrication des moyens de production puisse se développer d'une manière absolument indépendante de la fabrication des objets de consommation et sans le moindre lien avec elle. »

Les schémas prouvent la relation de dépendance entre les deux. Mais précisément le développement de la production dans le cadre du mode de production capitaliste tend constamment à rompre ce lien.

Marx écrit :

> « La création de cette plus-value constitue le processus de production immédiat, qui, comme nous l'avons dit, n'a d'autres limites que celles que nous venons d'indiquer. Dès que toute la quantité de surtravail que l'on peut extorquer est matérialisée en marchandises, la plus-value est produite. Mais cette production de plus-value n'achève que le premier acte du processus de production capitaliste, le processus immédiat. Le capital a absorbé une quantité déterminée de travail non payé. A mesure que le processus se développe, qui s'exprime dans la baisse du taux de profit, la masse de la plus-value ainsi produite s'accroît immensément. Vient alors le second acte du processus. il faut que toute la masse des marchandises, le produit total, aussi bien la partie qui représente le capital constant et le capital variable que celle qui représente la plus-value, se vende. Si la vente ne s'opère pas ou bien qu'elle s'opère que partiellement ou à des prix inférieurs aux prix de production, il y a bien eu exploitation de l'ouvrier, mais elle n'est pas réalisée comme telle pour les capitalistes : elle peut même aller de pair avec l'impossibilité totale ou partielle de réaliser la plus-value extorquée, voire s'accompagner de la perte totale ou partielle du capital. Les conditions de l'exploitation directe et celles de sa réalisation ne sont pas les mêmes; elles diffèrent non seulement de temps et de lieu, mais même de nature. Les unes n'ont d'autre limite que les forces productives de la société, les autres la proportionnalité des différentes branches de production et le pouvoir de consommation de la société. Mais celui-ci n'est déterminé ni par la force productive absolue ni par le pouvoir de consommation absolue, il l'est par le pouvoir de consommation qui a pour base des conditions de répartitions antagoniques qui réduisent la consommation de la grande masse de la société à un minimum variable dans des limites plus ou moins étroites. il est en outre restreint par le désir d'accumuler, la tendance à augmenter le capital et à produire de la plus-value sur une échelle plus étendue. " Et, plus loin : " Plus les forces productives se développent, plus elles entrent en conflit avec les fondements étroits sur lesquels reposent les rapports de consommation. » (« Le Capital », III, troisième section, page 1026, Edition de la Pléiade. Le même passage, livre III, tome 1, page 257, Editions sociales.)

De son côté, Lénine s'exprime ainsi :

> « En dernière analyse, la consommation productive (la consommation des moyens de production) est toujours liée à la consommation et en dépend toujours. Cependant, sont inhérentes au capitalisme, d'une part, la tendance à élargir sans limites la consommation productive, à élargir sans limites l'accumulation et la production, et d'autre part la prolétarisation des masses populaires, qui pose des limites assez étroites à l'élargissement de la consommation individuelle. Y est clair que nous voyons ici une contradiction dans la production capitaliste, et que Marx, dans le passage cité, ne fait que

> constater cette contradiction. L'analyse de la réalisation dans le livre II ne nie nullement cette contradiction, mais montre au contraire le lien existant entre la consommation productive et la consommation individuelle. » (Idem, pages 185-186-187.)

En d'autres termes, les schémas de Marx montrent à la fois la possibilité de l'équilibre entre les différents groupes de la production sociale, de la réalisation, et (si l'on tient compte qu'il s'agit de production capitaliste) l'inéluctabilité de la rupture de cet équilibre, de la rupture du lien de dépendance entre les deux groupes de la production sociale, ainsi d'ailleurs qu'entre les différents secteurs et branches de ces groupes. La rupture du lien de dépendance se réalise au cours de la partie du cycle économique qui va de la reprise de la production au sommet du boom. Elle se manifeste brutalement dans la crise, qui réalise les conditions permettant qu'il se renoue et donc d'un nouveau cycle.

La contradiction fondamentale, essentielle, du mode de production capitaliste : le caractère social de la production, est contradictoire à la propriété privée des moyens de production.

Avant d'aller plus loin dans l'analyse du cycle de la production capitaliste, il importe de préciser un point. Toute une école veut voir la cause des crises dans la « sous-consommation » des masses, résultant des rapports de distribution. Cette école a nourri le réformisme. Dans la période actuelle, elle nourrit les théories de l' « augmentation du pouvoir d'achat » comme solution aux crises de surproduction.

Constatation empirique mais significative : lorsque « réformistes » et staliniens sont au pouvoir dans les pays capitalistes, en période de crise, ils n'ont rien de plus pressé que de limiter, de réduire autant qu'il est en leur pouvoir, la consommation des masses. Les citations de Marx faites précédemment sont une condamnation sans appel de ces « théories » de la sous-consommation, bien que la sous-consommation existe réellement. Le fond de l'affaire réside en ce que sont « oubliées » les conditions spécifiques de la production dans le mode de production capitaliste : la production pour le profit.

Lénine écrivait en 1897 :

> « L'analyse scientifique de l'accumulation dans la société capitaliste et de la réalisation du produit a ruiné tous les fondements de cette théorie en montrant, en outre, que c'est justement dans les périodes qui précèdent les crises que la consommation des ouvriers augmente, et que la sous-consommation (qui expliquerait prétendument les crises) a existé sous tous les régimes économiques les plus variés, alors que les crises ne constituent le signe distinctif que d'un seul régime : le régime capitaliste. » (Annexe livre II du « Capital », tome II, pages 175-176.)

Quoi qu'il en semble au premier abord, les « théories » sur la sous-consommation des masses (certains ajoutent : et des capitalistes) « embellissent », tentent de rendre acceptable et d'assurer la pérennité d'un mode de production social dont il suffirait de corriger les rapports de distribution pour que soient résolues les contradictions. Mais les rapports de distribution ne sont que la conséquence, ils découlent des rapports de production. La limitation de la consommation des masses (et des capitalistes) résulte des rapports de production capitalistes : d'un côté l'appropriation privée des moyens de production sous la forme d'une multitude de capitaux particuliers; de l'autre une masse prolétarisée ne possédant en propre que sa force de travail, qu'elle est obligée, pour vivre, de vendre comme une marchandise aux possesseurs des moyens de production, qui la leur achètent comme ils achètent tout autre moyen de production.

A ceux qui, de la contradiction entre la tendance à l'extension de la production sans autre limite que la capacité de production sociale croissante et aux limites du marché, tirent la conclusion que la solution est dans l'augmentation de la consommation des masses, Marx rappelle que, pour le mode de production capitaliste, il s'agit de produire de la plus-value et de la réaliser. Il montre que, justement, c'est lorsque la crise économique approche que les salaires sont les plus élevés, ce qui ne fait que réduire le taux et la masse de la plus-value. Aux partisans de la théorie qui voit la solution des crises dans l'augmentation de la consommation des masses populaires, il rappelle :

> « La véritable barrière de la production capitaliste, c'est le capital lui-même : le capital et sa mise en valeur par lui-même apparaissent comme point de départ et point final moteur et fin de la production; la production n'est qu'une production pour le capital et non l'inverse; les moyens de production ne sont pas de simples moyens de donner forme, en l'élargissant sans cesse, au processus de la vie au bénéfice de la société des producteurs. Les limites qui servent de cadre infranchissable à la conservation et la mise en valeur de la valeur-capital reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs; elles entrent donc sans cesse en contradiction avec les méthodes de production que le capital doit employer pour sa propre fin, et qui tendent à promouvoir un accroissement illimité de la production, un développement inconditionné des forces productives sociales du travail, à faire de la production une fin en soi. Les moyens - développement inconditionné de la productivité sociale - entrent perpétuellement en conflit avec la fin limitée : mise en valeur du capital existant. Si donc le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre cette tâche historique et les rapports de production qui lui correspondent. » (« Le Capital », livre III, tome 1, Editions sociales, page 263.)

Lénine, polémiquant avec les tenants de la théorie de la sous-consommation, écrit :

> « On peut se demander si la seconde théorie (celle de Marx et Lénine) nie l'existence d'une contradiction entre la production et la consommation, l'existence d'une sous-consommation. Bien sûr que non. Elle reconnaît pleinement l'existence de ce fait relatif seulement à une branche de l'ensemble de la production capitaliste. Elle enseigne que ce fait ne peut expliquer les crises, qui sont provoquées par une autre contradiction plus profonde, la contradiction fondamentale du système économique moderne : celle qui existe entre le caractère social de la production et le caractère privé de l'appropriation. » (Annexe livre 11, tome 11, page 176, Editions sociales.)

Lénine exprime, ici, l'essentiel.

La production capitaliste exige dès son origine que la production ait acquis un caractère social. Le développement de la production capitaliste est développement accéléré du caractère social de la production. A l'intérieur des entreprises, il s'agit de plus en plus, non de producteurs individuels, mais d'un ensemble de producteurs qui constituent une unité de production, d'un travailleur collectif. Tous les secteurs, toutes les branches de la production, sont de plus en plus étroitement imbriqués à

l'ensemble de la production, aux échelles nationales et à l'échelle internationale. La division nationale et internationale fait de la production une unité organique internationale.

Mais l'appropriation privée des moyens de production entre de multiples propriétaires de capitaux - de tous les moyens de production : la terre, les installations, les matières premières, les machines et aussi la force de travail - implique la production pour le profit et la concurrence des capitaux dans la recherche du profit.

Et la production pour le profit, la concurrence effrénée des capitaux, déchirent, disloquent, font exploser l'unité organique de la production sociale. Les rapports entre les différentes composantes de la production sociale : la production, les échanges, la distribution, sont réglés par des lois aveugles qui s'expriment sur le marché.

De la contradiction entre l'appropriation privée des moyens de production et le caractère social de la production naissent toutes les autres contradictions du mode de production capitaliste.

La contradiction entre la tendance au développement de la production sans autre limite que la capacité productive sociale et les limites que la production capitaliste, la production pour le profit, dicte à la consommation découle de la contradiction fondamentale, essentielle, entre le caractère social de la production et l'appropriation privée des moyens de production.

La contradiction entre la production de la plus-value et sa réalisation, pour Marx et Lénine, est comme toutes les autres contradictions du mode de production capitaliste, une contradiction secondaire, c'est-à-dire qui procède, qui dérive, de la contradiction fondamentale, essentielle, celle entre le caractère social de la production et l'appropriation privée des moyens de production.

C'est donc de cette contradiction fondamentale que naissent les crises, bien que leurs causes immédiates soient diverses et que toujours les crises de surproduction s'annoncent par une chute du taux de profit.

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit

Ici, se pose une question très importante.

En quoi la loi de la « baisse tendancielle du taux de profit » est-elle à l'origine des crises cycliques ? Et d'abord, en quoi consiste-t-elle ? Pour répondre à cette question, le mieux est d'avoir largement recours à Marx lui-même. Il explique :

> « C'est une loi du mode de production capitaliste : à mesure que la production se développe, il se produit une diminution relative du capital variable par rapport au capital constant et donc au capital mis en mouvement. Ce qui signifie tout simplement ceci : le même nombre d'ouvriers, la même quantité de force de travail, que faisait travailler un capital variable d'un volume de valeur donnée, mettra en mouvement, dans le même laps de temps, par suite du développement des méthodes de production propres à la production capitaliste, une masse toujours plus grande de moyens de travail, de machines et de capital fixe de toute sorte, traitera et consommera productivement une quantité toujours plus grande de matières premières et auxiliaires; par conséquent, il fera fonctionner un capital constant d'un volume de valeur en perpétuelle augmentation. Cette diminution progressive relative du capital variable par rapport au capital constant - et par suite du capital total - est identique à l'élévation progressive de la composition organique du capital social moyen. Ce n'est encore qu'une autre façon d'exprimer les progrès de la force productive sociale du travail qui se traduit précisément par ce fait : en utilisant plus de machines en général, en employant davantage de capital fixe, le même nombre d'ouvriers transformer en produits une plus grande quantité de matières premières et auxiliaires dans un même laps de temps. C'est-à-dire encore moins de travail…
>
> A mesure que diminue progressivement le capital variable relativement au capital constant, s'élève de plus en plus la composition organique de l'ensemble du capital, et la conséquence immédiate de cette tendance, c'est que le taux de la plus-value se traduit par un taux de profit général en baisse continuelle, le degré d'exploitation du travail restant sans changement ou même augmentant. (...). Donc la tendance progressive à la baisse du taux de profit général est tout simplement une façon propre au mode de production capitaliste d'exprimer le progrès de la productivité sociale du travail.»

Pour mieux dégager ce phénomène, représentons la production dans son ensemble (groupe I et groupe II) de la façon suivante :
5 000 (C) + 2 000 (V) + 2 000 (PL) = 9 000

La composition organique du capital est de5000 (C) / 2000 (V) = 2,5

Le taux de la plus-value est de 2000 (PL) / 2000 (V) = 1

Le taux de profit est de 2000(PL) / 7000 (C+V) = 0, 285 ou 28,5 %

Cette représentation est parfaitement légitime. Les multiples capitaux forment une masse totale dont la somme est la somme des capitaux constants et des capitaux variables, d'où il résulte une composition organique générale. Il en va de même de la plus-value. Il en résulte un taux d'exploitation générale. Comme la masse de la plus-value est égale à la masse des profits, il en résulte que le taux de profit est égal à la masse de la plus-value divisée par la masse des capitaux, capitaux constants plus capitaux variables.

Comment va se traduire ce que Marx explique? Non seulement l'échelle de la production doit s'agrandir dans un deuxième cycle mais encore la productivité du travail -*"un même nombre d'ouvriers, la même force de travail fera fonctionner un capital constant d'un volume en augmentation"*. Donc, en admettant qu'un quart de la plus-value (500 PL) soit accumulé, on aura, le taux de la plus-value restant le même : 5500 (C) +2000 (V) +2000 (PL) = 9500

La masse du profit est restée la même mais le taux de profit a baissé. Il était de 28,5%, il devient de :

2000(PI) / 7500(C + V) = 0.2666, soit 26.66%

Mais cette opération semble absurde, puisque plus de capitaux engagés aboutissent à la même masse de profits. Il faut au moins que la masse de profit augmente. Il faudra donc qu'à taux de plus-value égal augmente également la masse de capital variable source de la plus-value... Ici, la composition organique a été portée de 2,5 à 2,75.

Pour obtenir par exemple une plus-value de 2200, il faudra donc investir :

6050 (C) + 2200 (V)

La valeur de la production deviendra : 6050 (C) + 2200 (V) + 2200 (PL) = 10450

Mais, au lieu de 500, il aura fallu prélever 1250 sur la plus-value produite dans le premier cycle. Le taux de profit s'établit alors :

2200(PL) / 8250 (C + V) = 0,2485, soit 24,85%

La masse de la plus-value a augmenté, mais la baisse du taux de profit s'est accentuée. De 28,5%, il tombe à 24,85%.

C'est ce que Marx souligne :

> « Le nombre des ouvriers employés par le capital, donc la masse absolue du travail qu'il met en mouvement, d'où la masse absolue du surtravail qu'il absorbe, d'où la masse absolue de profit qu'il produit, peuvent donc s'accroître et s'accroître progressivement, en dépit de la baisse progressive du taux de profit. il ne suffit pas de dire qu'il en est ainsi. il faut qu'il en soit ainsi - des oscillations passagères mises à part - sur la base de la production capitaliste.
>
> Le procès de production capitaliste est en même temps par essence procès d'accumulation. »

Plus loin :

> « A mesure que progresse le mode de production capitaliste, un même développement de la productivité sociale du travail s'exprime d'un côté dans la tendance à une baisse progressive du taux de profit et de l'autre dans un accroissement constant de la masse absolue de la plus-value ou du profit que s'approprient les capitalistes; de sorte qu'en somme à la baisse relative du capital variable et du profit correspond une hausse absolue de l'une et de l'autre. »

Un des moyens de lutte contre la baisse tendancielle du taux de profit consiste à augmenter le taux de la plus-value, soit en accroissant la plus-value absolue par l'augmentation du temps de travail, soit en augmentant l'intensité du travail, donc la plus-value relative, soit en combinant les deux. Pour retrouver sensiblement le taux de profit initial, la valeur du capital constant restant inchangée, le schéma peut être représenté ainsi :

6050 (C) + 2200 (V) + 2310 (PL) = 10 560

2310 (PL) / 8250 (C+V) = 0,28 ou 28%

De multiples autres combinaisons sont possibles.

Il est évident que l'augmentation de la productivité du travail se traduit par la diminution du temps de travail nécessaire à la production de chaque marchandise particulière.

Marx écrit :

> « Par suite, le prix de chaque marchandise pris à part baisse. Néanmoins, la masse de profit contenue dans chaque marchandise singulière peut augmenter, si le taux de la plus-value absolue ou relative s'élève.
>
> Elle recèle moins de travail nouvellement ajouté, mais la fraction de ce travail qui n'est pas payée augmente par rapport à celle qui est payée. Mais cela n'a lieu que dans certaines limites. Avec le développement de la production, la somme de travail vivant, nouvellement ajouté à chaque marchandise singulière, diminue absolument, et cette baisse prend des proportions si considérables qu'elle fait baisser ainsi en valeur absolue la masse de travail non payé que recèle la marchandise, quelle que soit son augmentation relative par rapport à la fraction payée. La masse de profit par marchandise sera donc fort réduite à mesure que se développera la force productive du travail, en dépit de l'élévation du taux de la plus-value; et, comme pour le taux de profit, cette diminution sera simplement ralentie par la baisse de prix des éléments du capital constant et parles autres circonstances exposées dans la première section de ce livre, qui font monter le taux de profit pour un taux de plus-value donné et même en baisse. »

(Il s'agit de la vitesse de rotation du capital, de l'économie de capital constant, de la hausse du prix des matières premières.) (« Le Capital », livre III, tome 1, pages 226 à 244.)

La modification de la composition organique du capital résulte de la recherche fébrile par les possesseurs des multiples capitaux particuliers qui composent le capital social du maximum de profit et de la concurrence qui règne sur tout le marché. Pour accroître leur profit, les possesseurs du capital, des moyens de production, s'efforcent de diminuer les coûts de production, c'est-à-dire la quantité de travail incorporé dans une marchandise déterminée.

Le prix de cette marchandise étant donné, la différence entre le coût de production général et le coût de production particulier s'inscrit comme profit supplémentaire de ces capitaux. La concurrence sur un marché limité amène à la baisse des prix de chaque marchandise particulière. La tentative de maintenir le taux de profit amène chaque capitaliste à tenter de diminuer le coût de production de chaque marchandise particulière tout en élargissant l'échelle de la production de son entreprise. Dans les deux cas, cas qui se conjuguent, il faut augmenter la productivité du travail et, pour ce faire, la composition organique du capital. En conséquence de quoi, la recherche du maximum de profit et la concurrence sur le marché alimentent la tendance à la baisse tendancielle du taux de profit.

Mais il faut distinguer. La baisse tendancielle du taux de profit signifie que le rapport général du capital investi et de la plus-value produite diminue. Elle ne signifie absolument pas qu'il n'y a pas production de la plus-value. Bien plus, Marx montre que la tendance à la baisse du taux de profit s'accompagne de la tendance à l'augmentation de la masse de la plus-value. A supposer que la composition organique du capital et l'accroissement de la masse de la plus-value se traduisent de façon constante, régulière, progressive, on pourrait établir une courbe du taux de profit sous la forme d'une asymptote qui tend toujours vers zéro sans jamais y parvenir. Par contre, elle exige une échelle sans cesse croissante de la production.

Comment se réalise la loi de la baisse tendancielle du taux de profit?

La baisse du taux de profit due à l'augmentation de la composition organique du capital ne se manifeste pas au cours du cycle par une chute progressive de ce taux de profit. Marx rappelle :

> « Comme nous l'avons expliqué antérieurement (le) prix de production n'est pas déterminé par le coût de production individuel de chaque producteur industriel mais par le coût de production moyen de la marchandise produite dans les conditions moyennes du capital dans toute la sphère de production considérée. En fait, il s'agit du prix moyen de marché par opposition à ses oscillations. C'est d'ailleurs sous forme de prix du marché, et ensuite sous forme de prix régulateur du marché ou prix de production du marché, que se manifeste dans les marchandises la nature de la valeur : c'est ainsi que se traduit le fait qu'elle est déterminée, non point par le temps de travail nécessaire à une production individuelle donnée, produisant une certaine quantité de marchandises, ou des marchandises isolées, mais le temps de travail socialement nécessaire; c'est le temps de travail requis pour produire, dans des conditions sociales moyennes de production, la quantité totale exigée par la société d'une espèce de marchandise se trouvant sur le marché. »

Lorsque Marx parle des *« conditions sociales moyennes de production »*, il n'entend pas une sorte de moyenne arithmétique entre les meilleures et les pires conditions de production à un moment donné. Il entend les conditions les plus générales de production au regard de la capacité d'absorption du marché d'une marchandise donnée, pour satisfaire à la demande, selon la loi de l'offre et la demande.

L'analyse de la rente différentielle et de la rente absolue à laquelle Marx procède dans le livre III, tome III, du « Capital » permet d'éclairer la question. Marx suppose quatre terrains dont le rendement par rapport à un même capital investi est différent mais dont la somme des productions est nécessaire pour satisfaire à la demande qui existe sur le marché. Comme on le sait, le prix de production d'une marchandise est égal au capital investi pour la produire, plus ce même capital multiplié par le taux de profit moyen. Supposons, explique Marx, que le prix de production d'un quarter de blé soit sur le premier terrain, le terrain A, de 60 shillings; que le prix de production d'un quarter de blé sur le deuxième terrain, le terrain B, soit de 30 shillings; que le prix de production d'un quarter de blé sur le troisième terrain, le terrain C, soit de 20 shillings; que le prix de production d'un quarter de blé sur le quatrième terrain, le terrain D, soit de 15 shillings. Supposons, explique encore Marx, que, pour que soit satisfaite la demande, il soit nécessaire de produire un quarter de blé sur le terrain A, deux quarters de blé sur le terrain B, trois quarters de blé sur le terrain C, quatre quarters de blé sur le terrain D. Au total, il sera produit dix quarters de blé correspondant aux dix quarters que le marché exigera.

Quel sera le prix de marché total de ces dix quarters de blé ?

Marx écrit :

> « Au sujet de la rente différentielle en général il faut remarquer que la valeur de marché est toujours supérieure au prix global de production de la masse du produit.. Les quarters du produit total sont vendus à 600 shillings parce que le prix de marché est déterminé par le prix de production de A, qui s'élève à 60 shillings le quarter. Mais le prix réel de production est de :
>
> A - 1 quarter = 60 shillings
>
> B - 2 quarters = 60 shillings
>
> C - 3 quarters = 60 shillings
>
> D - 4 quarters = 60 shillings
>
> Total : 10 quarters = 240 shillings
>
> 1 quarter = 60 shillings
>
> 1 quarter = 30 shillings
>
> 1 quarter = 20 shillings
>
> 1 quarter = 15 shillings
>
> moyenne 1 quarter = 24 shillings
>
> « Le prix de production réel des 10 quarters est de 240 shillings; ils sont vendus 600 shillings, soit 250 % trop cher; le prix de marché de 60 shillings est lui aussi de 250 % trop cher.
>
> « Il s'agit là de la détermination par le prix du marché tel qu'il s'impose sur la base du mode de production capitaliste, laquelle engendre une fausse valeur sociale. »

En conséquence, c'est le prix de production de A qui dans la société capitaliste devient le prix de marché.

Marx ajoute :

> « L'identité du prix de marché (en l'occurrence le prix de production de A - S. Just) pour les marchandises de même espèce est la manière dont s'impose le caractère social de la valeur en régime capitaliste de production et de façon générale d'une production reposant sur l'échange de marchandises entre individus. » (« Le Capital », livre III, tome III, page 51, Editions sociales.)

Marx a expliqué précédemment :

> « Supposer que les marchandises des différentes sphères de production se vendent à leur valeur signifie seulement que leur valeur est l'axe autour duquel tourne leur prix et sur lequel s'alignent leurs hausses et leurs baisses perpétuelles. En outre, il faut toujours distinguer la valeur individuelle des marchandises isolées d'une valeur de marché dont il sera question plus loin. Pour certaines de ces marchandises, la valeur individuelle se trouvera au-dessous de la valeur de marché (c'est-à-dire que leur production nécessite un temps de travail plus court que ne l'exprime la valeur du marché), pour d'autres, elle se trouvera au-dessus. Y faut considérer la valeur du marché d'une part comme la valeur moyenne (et non la moyenne des valeurs produites dans une sphère - S. J.) des marchandises produites dans une sphère, d'autre part comme la valeur individuelle des marchandises produites aux conditions moyennes de la sphère et qui constituent la grande masse de ses produits. Ce n'est que dans des conjonctures extraordinaires que les marchandises, soit dans les conditions les plus mauvaises, soit dans les plus favorables, régissent la valeur du marché, qui à son tour constitue l'épicentre pour les prix du

marché, qui pourtant sont les mêmes pour les marchandises de même espèce. Quand l'offre de marchandises à la valeur moyenne, donc à la valeur de la masse comprise entre les deux extrêmes, satisfait à la demande courante, les marchandises dont la valeur individuelle est au-dessus de la valeur de marché réalisent une plus-value extra, un surprofit, tandis que celles dont la valeur individuelle est au-dessus de la valeur de marché ne parviennent pas à réaliser toute la plus-value qu'elles contiennent.(...)

« Si la demande est si forte qu'elle ne diminue pas, même quand le prix est fixé d'après la valeur des marchandises produites dans les plus mauvaises conditions, ce sont ces dernières qui déterminent la valeur de marché. Cela est possible seulement si la demande est plus grande qu'à l'ordinaire ou si l'offre tombe au-dessous de la normale. Enfin, si la quantité des marchandises produites dépasse celle qui peut trouver acquéreur aux valeurs de marché moyennes, ce sont alors les marchandises produites dans les meilleures conditions qui fixent la valeur de marché. Y se peut par exemple que les marchandises soient vendues exactement ou presque à leur valeur individuelle, et il peut arriver que les marchandises produites dans les pires conditions ne réalisent même pas leur coût de production, tandis que celles qui sont proches de la moyenne ne peuvent réaliser qu'une partie de la plus-value qu'elles contiennent. Ce que nous avons dit ici de la valeur de marché est aussi valable pour le prix de production, dès que ce dernier a pris la place de la valeur de marché (rappelons que le prix de production = coût de production + (coût de production x taux de profit moyen) - S. J.). Mais il est lui-même le centre autour duquel oscillent les prix de marché quotidiens et sur lequel ils s'alignent à certaines périodes. » (« Le Capital », livre III, tome I, pages 194-195, Editions sociales.)

Marx explique encore :

« L'existence et la notion même de prix de production, et de taux général de profit qu'il inclut, se fondent sur le fait que les marchandises individuelles ne sont pas vendues à leur valeur. Les prix de production proviennent d'une péréquation des valeurs des marchandises, qui, après restitution des capitaux consommés dans les différentes sphères de la production, répartit la totalité de la plus-value non pas proportionnellement aux quantités réalisées dans les sphères particulières de production et contenues dans les produits de celles-ci, mais proportionnellement à la grandeur des capitaux avancés. C'est là la seule origine du profit moyen et du prix de production des marchandises, dont il est l'élément caractéristique. Les capitaux ont toujours tendance à opérer, par la concurrence, cette péréquation dans la répartition de la plus- value que le capital total a produite et à surmonter tous les obstacles qui s'y opposent. Ils tendent par conséquent à ne tolérer que des surprofits, qui, de toutes manières, découlent non pas de la différence entre les valeurs et les prix de production des marchandises, mais plutôt de celle du prix général de production régulateur du marché par rapport aux prix individuels ne coïncidant pas avec lui. Ces surprofits n'existent donc pas entre deux sphères de production différentes, mais à l'intérieur de chaque sphère. Ils n'influent pas sur les prix généraux de production des différentes sphères, c'est-à-dire sur le taux général du profit, mais supposent au contraire la conversion des valeurs en prix de production et le taux général de profit. » (« Le Capital », livre III, tome III, pages 144-145, Editions sociales.)

Tout est parfaitement clair. Le jeu de la péréquation du taux de profit s'effectue entre les différentes branches de la production. Mais il n'y a pas de péréquation du taux de profit à l'intérieur d'une même branche de la production. Les surprofits découlent de la façon dont fonctionne la loi de la valeur à l'intérieur même d'une même branche de la production. Marx dit que les marchandises d'une même branche de production sont vendues dans la société capitaliste au prix de production des marchandises produites dans les conditions les plus générales en fonction du rapport de l'offre et de la demande, qui est aussi valeur de marché lorsque pour un type de marchandises prix et valeur coïncident. Il explique que ce ne sont qu'en des circonstances déterminées que le prix de marché et la valeur de marché sont véritablement ceux de la marchandise produite dans les plus mauvaises conditions ou inversement dans les meilleures conditions. Mais justement le cycle de production capitaliste inclut boom et crises. Le boom est le moment où *« la demande est si forte que le prix des marchandises est fixé d'après la valeur des marchandises produites dans les plus mauvaises conditions et que ce sont (celles-ci) qui déterminent la valeur de marché »*. A l'inverse, le krach est le moment où *« ce sont les marchandises produites dans les meilleures conditions qui fixent la valeur de marché ».*

Les rapports de production capitalistes impliquent la tendance à développer la production sans autre limite que la capacité de production. Ils impliquent par contre des limites à la possibilité de la réalisation. En conséquence, à plus ou moins longue échéance, le marché sera saturé, il y aura surproduction. Le prix de marché tombera, il s'alignera sur le prix de production des marchandises produites dans les conditions de haute productivité. La valeur de marché des marchandises diminuera. Elle deviendra le temps de travail nécessaire à leur production dans les entreprises à haute productivité. Mais, par là même, la plus-value contenue dans les marchandises produites dans les conditions de faible productivité ne sera qu'en partie, ou pas du tout, réalisable. Elle cessera donc d'être de la plus-value. Peut-être même une partie du capital constant et du capital variable originaire ne pourra être recouvrée en argent. La composition de la valeur des marchandises réalisées changera. Chacune d'entre elles contiendra moins de travail et, relativement au capital constant, moins de capital variable, moins de plus-value. C'est par cette chute plus ou moins brutale des prix de marché, de la valeur de marché des marchandises, que se réalise la loi de la baisse tendancielle du taux de profit, et non par une baisse, une chute, plus ou moins progressive et régulière.

La crise économique, régulateur du mode de production capitaliste

Les crises qui jalonnent l'histoire du mode de production capitaliste ont toutes leurs caractéristiques particulières. Elles peuvent apparaître ainsi qu'une crise de surproduction des moyens de consommation, ainsi qu'une crise de surproduction des moyens de production, ainsi qu'une crise du système de crédit, lesquelles se généralisent plus ou moins à l'ensemble de la production sociale, affectant plus ou moins le système de crédit, les échanges nationaux et internationaux.

En règle générale, la crise commence lorsque la masse de la production dépasse la capacité de consommation solvable dans le cadre des rapports de production capitalistes, cela dans une ou plusieurs branches. La raison immédiate en est la limitation imposée à la consommation finale des ouvriers pour obtenir un maximum de plus-value, et la limitation de la consommation des capitalistes pour développer l'accumulation capitaliste imposée par la concurrence des différents capitaux à la recherche du maximum de profit et le déséquilibre entre les différents secteurs et branches de la production sociale.

La crise économique est le régulateur du mode de production capitaliste. Bien entendu le développement de ce mode de production doit être analysé dans son histoire concrète. De ce point de vue, Ernest Mandel a raison d'établir une corrélation entre les cycles économiques et le développement extensif et intensif du mode de production capitaliste dans le monde. Dans son « Traité d'économie marxiste », il rappelle qu'entre 1816 et 1913 il y a eu onze cycles comprenant les phases classiques : stagnation, reprise, boom, crise. Il met chacun des booms de ces cycles en corrélation avec l'extension du marché international, du capitalisme dans les pays où il était déjà le mode de production dominant, son développement en d'autres pays, avec le développement de l'industrialisation, des transports, des bouleversements de celle-ci et de ceux-ci. Encore faut-il bien situer la relation entre causes et effets. Marx écrit :

> « L'extension du commerce extérieur, qui était à la base du mode de production capitaliste à ses débuts, en est devenu le résultat à mesure que progressait la production capitaliste, en raison de la nécessité inhérente à ce mode de production de disposer d'un marché toujours plus étendu. » (« Le Capital », livre III, tome I, Editions sociales, page 250.)

C'est la force d'expansion du capital qui devient de plus en plus la cause de l'élargissement du marché mondial, des marchés nationaux, du développement des rapports de production capitalistes tant dans les pays où il dominait déjà, que dans de nouveaux pays, de même que des bouleversements successifs de la production et des transports. Cependant, la liquidation de la crise, le développement d'un nouveau cycle, le boom, dépendent, lorsque jouent librement les lois immanentes au mode de production capitaliste, d'autres processus : ceux qui amènent à la dévalorisation du capital existant, à la liquidation pure et simple d'une masse énorme de capital. La crise a des effets en chaîne.

En supposant qu'elle se manifeste d'abord dans le secteur de la production des moyens de consommation, ses premières manifestations auront comme première conséquence d'exacerber la concurrence entre les différentes entreprises capitalistes.

Pour faire face à la concurrence accrue, les capitalistes des branches touchées tenteront de diminuer le prix de marché de leur marchandise, en abaissant ce prix, en augmentant la productivité de leurs entreprises et pour ce faire en ayant recours au marché des capitaux pour financer de nouveaux investissements. Certes, une nouvelle impulsion sera donnée à la production des moyens de production. Mais la composition organique du capital des branches considérées augmentera. Le marché pour le type de marchandise dans ces branches ne s'élargira pas proportionnellement. Bien au contraire, le déséquilibre entre la production de ce type de marchandises et leur réalisation s'accroîtra. Leur prix de marché continuera à baisser ainsi que le taux de profit, d'autant plus qu'une partie des profits servira à payer les intérêts des emprunts contractés, et ceux-ci sont d'autant plus élevés qu'il est fait plus largement appel au marché des capitaux. La surproduction croissante fera gonfler les stocks. Les entreprises les plus touchées s'efforceront de tenir, y compris en ayant un taux de profit s'approchant de zéro et même au-dessous de zéro, en stockant pour continuer de produire, car un capital moyen de production qui cesse d'être utilisé dans la production cesse d'être du capital.

Le développement du système de crédit pousse les contradictions entre croissance sans limite de la production et limite du marché, à partir des rapports de production capitalistes, à leur extrême.

> « Si le développement du système de crédit, écrit Marx, peut faire figure de levier principal de la surproduction et de la surspéculation commerciale, c'est seulement parce que le procès de reproduction, par nature élastique, se trouve ici presque à l'extrême limite, étant donné qu'une grande partie du capital social est utilisée par ceux qui ne le possèdent pas et qui par conséquent se mettent à l'ouvrage bien autrement que le propriétaire, qui, s'il est lui-même actif, supporte peureusement les limites de son capital privé. Il en ressort simplement que la mise en valeur du capital basée sur le caractère contradictoire de la production capitaliste (la contradiction entre l'appropriation privée des moyens de production et le caractère social de la production - S. J.) ne permet le développement véritablement libre que jusqu'à un certain point et constitue en réalité une entrave immanente et une barrière à la production constamment rompue par le système de crédit. » (« Le Capital », livre III, tome II, page 106, Editions sociales.)

En d'autres termes, dans le système du crédit, le caractère social de la production atteint un niveau supérieur. Le développement du crédit permet à la production capitaliste de dépasser ses propres limites, de surmonter jusqu'à un certain point la barrière qu'il constitue au développement de la production.

Marx ajoute : *« Le système de crédit accélère par conséquent le développement matériel des forces productives et la constitution du marché mondial; la tâche historique de la production capitaliste est justement de pousser jusqu'à un certain degré le développement de ces deux facteurs, base matérielle de la nouvelle forme de production. »*

Mais il le fait en poussant également à un degré supérieur la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste, la contradiction entre l'appropriation privée et le caractère social de la production, et l'ensemble des contradictions qui en procèdent, qui en dérivent. En conséquence, il pousse à l'extrême la contradiction entre la tendance au développement sans autre limite que la capacité productive sociale et les limites que dictent à la consommation les rapports de production capitalistes. Il le fait en permettant surtout au début du cycle une extension considérable des moyens de production et des moyens de consommation. Il le fait en fin de cycle alors que déjà est engagée la marche à la crise, l'accumulation de stocks, le maintien voire la croissance d'un niveau de consommation à crédit élevé. Mais, par là même , il donne au processus qui conduit au krach et au krach lui-même une puissance extraordinaire. Marx conclut :

> « Le crédit accélère en même temps les explosions violentes de cette contradiction, les crises, et partant les éléments qui dissolvent l'ancien mode de production. » (« Le Capital », livre III, tome II, page 66.)

La catastrophe devient inéluctable. Les entreprises les moins compétitives, les plus endettées, ou qui ne peuvent avoir une part de marché suffisante par rapport à la dimension de leur production, sont réduites à la faillite. Les marchandises sont offertes à un prix de marché de plus en plus bas. Toutes les entreprises produisant des moyens de consommation voient leur taux de profit se réduire de plus en plus. Un grand nombre ne réalisent plus de profits. Elles cessent d'acquérir de nouveaux moyens de production. Les mêmes processus se développent dans le secteur des moyens de production. Les licenciements massifs, le chômage massif, réduisent la demande des moyens de consommation. Elle se resserre aux marchandises vitalement indispensables. Bien que réduite, la consommation des capitalistes l'est beaucoup moins. Lorsque la crise est générale, le secteur des moyens de production est le plus touché.

En effet, la consommation sociale ne peut tomber au-delà d'un certain niveau. Un minimum est nécessaire pour que, chômeurs ou non, la vie continue; par contre, une partie des moyens de production déjà existants suffisant pour maintenir à un niveau minimum la production de moyens de consommation, la production des moyens de production peut tomber à un niveau presque nul. C'est le krach.

La production tombe au-dessous de la demande en raison de la liquidation de stocks à vil prix. Une dévalorisation générale des marchandises se produit. La valeur de la force de travail se situe au plus bas. Les prix de marché se situent à un niveau qui correspond au prix de production des marchandises produites dans les meilleures conditions de productivité, étant entendu que le taux de profit que les capitalistes réalisent est lui-même relativement bas. La valeur de chaque type particulier de marchandise se situe au niveau de la valeur des marchandises de ce type qui sont vendues à ce prix de marché. Cela est vrai aussi bien pour les marchandises moyens de consommation que pour les marchandises instruments de production.

Mais il n'y a pas seulement dévalorisation générale des marchandises. Lorsque le capital moyen de production ne fonctionne plus, il perd toute valeur de la même manière que les marchandises qui ne peuvent être vendues sur le marché perdent toute valeur. La valeur d'échange forme un couple, antagoniste il est vrai, mais inséparable, avec la valeur d'usage. Or, la valeur d'usage des moyens de production, capital constant et capital variable, c'est de permettre la production de la plus-value qui est réalisée sur le marché sous la forme du profit, par la vente des marchandises. Tout comme une partie des marchandises, une partie des instruments de production dans lesquels se cristallise une partie du capital investi deviennent obsolètes; ils deviennent impropres à leur réalisation sur le marché ou à la production aux conditions nouvelles. Par là même, ils cessent d'avoir de la valeur, d'être du capital. Il y a donc destruction pure et simple d'une masse plus ou moins considérable de valeur, de capital sous forme de marchandises et d'instruments de production.

Marx montre que cette destruction du capital se manifeste aussi dans le système de crédit. Il poursuit ce qui est cité plus haut aussi :

> « A première vue donc, toute la crise se présente comme une simple crise de crédit et d'argent. Et en fait il ne s'agit que de la convertibilité des effets de commerce en argent. Mais, dans leur majorité, ces traites représentent des achats et des ventes réels dont le volume dépasse les besoins de la société, ce qui est en définitive la base de toute crise. »

Il s'ensuit une liquidation par défaut d'une masse de dettes, lesquelles étaient censées représenter du capital. Marx ajoute : *« Une quantité énorme de ces effets ne représente que des affaires spéculatives qui, venant à la lumière du jour, y crèvent comme des bulles; ou encore ce sont des spéculations menées avec le capital d'autrui, mais qui ont mal tourné; enfin des capitaux marchandises qui sont dépréciés ou même totalement invendables, ou des rentrées d'argent qui ne peuvent plus avoir lieu. »*

Les conditions du démarrage d'un nouveau cycle vont se réunir. Ce sont : la liquidation d'une masse plus ou moins grande de capital sous ses formes capital-marchandise, capital-instruments de production; la dévalorisation générale du capital; la baisse de la valeur de la force de travail et l'aggravation de son exploitation intensive et extensive; la liquidation par défaut d'une partie de l'endettement.

La chute de la consommation des marchandises vitales a ses limites, elle ne peut descendre au-dessous d'un certain niveau : les ouvriers qui travaillent et même les chômeurs, pour vivre, doivent consommer un minimum de marchandises; d'importantes couches de la société ne sont frappées qu'indirectement par la crise et leur consommation ne diminue pas trop, de même que la consommation personnelle des capitalistes. La baisse considérable des prix de marché donne les moyens aux couches dont les revenus ne sont pas ou peu affectés par la crise d'élargir leur consommation.

Par contre la chute de la production peut aller bien au-delà de la quantité et de la qualité des marchandises nécessaires pour satisfaire à la demande. Pendant un temps, la liquidation des stocks la permet et y pousse. Les entreprises qui restent en activité ont réduit au minimum leurs investissements et réglé leur production pour ne pas accumuler de stocks et en ayant la certitude de pouvoir vendre les marchandises qu'elles produisent.

Il arrive un moment où les plateaux de la balance basculent : la demande sur le marché excède l'offre. Les prix de marché augmentent ainsi que les profits. Les entreprises liquidées ne renaissent pas de leurs cendres. Celles qui ont survécu sont par définition celles bénéficiant des meilleures conditions de productivité. La hausse du taux de profit succédant à sa baisse est favorisée par la dévalorisation du capital. Le prix de marché des instruments de production a lui aussi considérablement baissé, ainsi que leur valeur, qui est devenue la valeur (le temps de travail socialement nécessaire) pour les renouveler. La valeur de la force de travail a également baissé, son exploitation intensive et extensive, donc le taux de la plus-value, a augmenté par suite de la concurrence sur le marché du travail. En général, ces entreprises, par suite du fait qu'elles n'ont pas investi depuis plus ou moins longtemps, ne sont pas endettées. Elles possèdent même des réserves financières (capital sous forme argent). Dans ces conditions, leur taux de profit augmente de façon importante.

Dès lors, les entreprises qui subsistent ou des capitalistes qui possèdent du capital argent vont investir pour pouvoir réaliser des profits. C'est-à-dire qu'ils achètent des instruments de production, des matières premières, de la force de travail. Le secteur production des moyens de production redémarre. A son tour, il impulse l'élargissement du marché des moyens de consommation. La crise est surmontée.

A nouveau les limites du marché semblent disparaître. D'autant que le processus s'étale nécessairement dans le temps. Il faut des délais pour produire de nouveaux moyens de production eux-mêmes produisant de nouveaux moyens de production et de consommation. La demande vient de toute part et lance la machine économique à fond. Surtout que joue le crédit. La crise a eu comme résultat d'assainir le crédit. De pousser à l'accumulation du capital argent, qui à la fin de la crise est abondant. Les taux d'intérêts sont bas, le crédit est facile. Le recours au crédit se généralise, s'étend. Cela donne l'impression d'un marché, tant pour ce qui concerne les moyens de production que pour ce qui concerne les moyens de consommation, d'une élasticité infinie. C'est le boom.

Mais déjà s'annonce une nouvelle crise. Le moment vient où la production de moyens de production et de moyens de consommation donne à plein. Mais c'est alors que les limites du marché consécutives aux rapports de production capitalistes se font à nouveau sentir. En outre, le crédit sollicité, le taux de l'argent augmente. Les prix de marché baissent. Le taux de profit

également. Toute une série d'entreprises ne peuvent, alors, vendre leurs marchandises en réalisant un taux de profit satisfaisant ou même avec profit. Etc., etc.

Le mouvement dialectique de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit.

Il faut revenir sur la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Se fondant sur la tendance à l'augmentation de la composition organique du capital, certains, qui se réclament du marxisme, tirent une conclusion qui n'est pas incluse dans la loi de la baisse tendancielle du taux de profit. Par le développement logique de la composition organique du capital, le taux de profit s'abaisserait mécaniquement jusqu'à devenir nul. Ce serait, alors, la fin du mode de production capitaliste. Ce raisonnement, qui veut se présenter comme radical, n'est pas conforme au développement de la loi de la baisse tendancielle du taux de profit que Marx a formulée, et finalement, il laisse au régime capitaliste de longs et beaux jours devant lui.

Quelle est la limite du taux de profit qui rend impossible la production capitaliste? Personne ne le saura jamais. Et surtout, c'est oublier que cette loi est une loi tendancielle, et non pas un absolu. Marx écrivait dans « Le Capital », il y a déjà plus d'un siècle :

> « A considérer l'immense développement de la productivité du travail social, ne serait-ce que dans les trente dernières années, par comparaison avec les périodes précédentes; à considérer, en particulier, l'énorme masse de capital fixe qui, outre les machines proprement dites, entre dans l'ensemble du procès social de production, la difficulté qui a, jusqu'ici, arrêté les économistes : comment expliquer que cette baisse n'ait pas été plus importante ou plus rapide ? Il a fallu que jouent les influences contraires, qui contrecarrent et suppriment l'effet de la loi générale et lui confèrent le caractère d'une tendance. C'est pourquoi nous avons qualifié la baisse du taux de profit général de baisse tendancielle. » (« Le Capital », livre III, tome I, Editions sociales, page 245.)
>
> " Parmi ces causes, les plus générales sont les suivantes. "

Marx énumère :

> "I - augmentation du degré d'exploitation du travail ...
>
> II - réduction du salaire au-dessous de sa valeur…
>
> III - baisse de prix des éléments du capital constant …
>
> IV - la surpopulation relative...
>
> V - le commerce extérieur...
>
> VI - augmentation du capital par actions. »

Le taux de la plus-value, rapport entre travail payé et travail non payé (PL/V) augmente si le temps de travail augmente, V n'augmentant pas, ou si V diminue pour un même temps de travail ou un temps de travail plus long. S'il y a augmentation du taux de la plus-value sans augmentation de composition organique du capital, l'augmentation du taux de la plus-value contribuera à l'augmentation du taux de profit général. S'il y a augmentation de la composition organique du capital, l'augmentation du taux de la plus-value va à l'encontre de la baisse du taux de profit général. Marx explique que, même si la composition organique du capital augmente, lorsque augmente le taux de plus-value et que toute la population est occupée, *« la masse de la plus-value s'accroîtra bien que la population reste la même. A plus forte raison si la population augmente; et, quoique ce fait s'allie à une diminution relative du nombre des ouvriers par rapport à la grandeur du capital total, cette diminution (du taux de profit) sera atténuée ou arrêtée par l'accroissement du taux de la plus-value »*. En outre, plus la masse du capital constant augmente, plus sa mise en mouvement permanente, travail par équipes, permet d'utiliser vingt-quatre heures sur vingt-quatre et sept jours par semaine la force de travail et de réduire ainsi la composition organique du capital. L'accélération de la vitesse de rotation du capital due à la vitesse de transformation du capital marchandise en capital argent et ensuite en capital constant et variable joue également dans ce sens.

La valeur du capital variable ne cesse de diminuer du fait de la baisse de la valeur, c'est-à-dire du temps de travail socialement nécessaire, des marchandises nécessaires à son entretien, même lorsque celle-ci augmente en nombre et en qualité. Et, écrit Marx :

« La même évolution qui fait s'accroître la masse du capital constant par rapport au capital variable fait baisser la valeur de ces éléments par suite de l'accroissement de la productivité du travail et empêche ainsi que la valeur du capital constant, qui pourtant s'accroît sans cesse, n'augmente dans la même proportion que son volume matériel, c'est-à-dire que le volume matériel des moyens de production mis en œuvre par la même quantité de force de travail. Dans de tels cas, la masse des éléments du capital constant peut même augmenter tandis que sa valeur reste inchangée ou même baisse. » La surpopulation relative peut contribuer à contrecarrer la baisse tendancielle du taux de profit, indique Marx, en ce qu'elle incite à la création de branches de production, de luxe en particulier, dont le capital a une faible composition organique.

Le commerce extérieur, en ce qu'il élargit la dimension du marché en correspondance avec la production de masse, concourt à lutter contre la baisse tendancielle du taux de profit. L'augmentation de la composition organique du capital est déterminante quant à l'augmentation de la production sociale. Chaque marchandise singulière cristallise un temps de travail moindre, une proportion de travail mort croissante, une proportion de travail vivant moindre, une quantité et même une proportion moindre de plus-value. La production en masse permet d'accroître la masse de la plus-value et de lutter contre la baisse du taux de profit. Mais la dimension du marché doit s'élargir.

Mais le commerce extérieur concourt d'autres façons encore à lutter contre la baisse tendancielle du taux de profit. Marx écrit :

> « Des capitaux investis dans le commerce extérieur sont en mesure de donner un taux de profit plus élevé parce que d'abord on entre ici en concurrence avec des pays dont les facilités de production marchandes sont moindres, de sorte que le pays le plus avancé vendra ses marchandises au-dessus de leur valeur, bien qu'il les cède à meilleur compte que les pays concurrents. Dans la mesure où le travail du pays le plus évolué est mis en valeur en tant que travail d'un poids spécifique plus élevé, le taux de profit augmente, le travail qui n'est pas payé comme un travail de qualité supérieure étant vendu comme tel. On peut avoir la même situation vis-à-vis du pays où l'on expédie et d'où l'on reçoit des marchandises;

celui-ci fournissant plus de travail matérialisé in natura (en nature) qu'il n'en reçoit et malgré tout obtenant la marchandise à meilleur marché qu'il ne pourrait le produire lui-même. Tout comme le fabricant qui, utilisant une invention nouvelle avant sa généralisation, vend à meilleur marché que ses concurrents et néanmoins au-dessus de la valeur individuelle de sa marchandise, c'est-à-dire met en valeur comme surtravail la productivité spécifiquement supérieure du travail qu'il emploie (souligné par S. Just). Il réalise de la sorte un surprofit. Quant aux capitaux investis dans les colonies, etc., ils sont d'autre part en mesure de rendre des taux de profit qui sont d'une façon plus générale plus élevés et plus élevés aussi, grâce à l'emploi d'esclaves, de coolies, etc., l'exploitation du travail. Or on ne voit pas pourquoi ces taux de profit plus élevés que rendent les capitaux investis dans certaines branches et qu'ils transfèrent dans leur pays d'origine n'entreraient pas alors, si par ailleurs des monopoles n'y font pas obstacle, dans le système de péréquation du taux de profit général et ne l'augmenteraient pas pro tanto (proportionnellement). On ne voit pas pourquoi il n'en serait pas ainsi surtout si ces secteurs d'investissements de capitaux sont soumis aux lois de la libre concurrence. »

Enfin, Marx souligne le rôle que joue le capital par actions :

« A mesure que progresse la production capitaliste, ce qui va de pair avec une accumulation plus rapide, une partie du capital n'est plus comptée et employée que comme capital productif d'intérêt. »

Marx en fait découler les conclusions suivantes :

« Ces capitaux, bien que placés dans de grandes entreprises productives, ne fournissent, déduction faite de tous les frais, que des intérêts plus ou moins grands qu'on appelle dividendes : dans les chemins de fer par exemple. Ils n'entrent donc pas dans le système de péréquation du taux de profit général, étant donné qu'ils rendent un taux de profit inférieur au taux moyen. S'ils y entraient, celui-ci tomberait beaucoup plus bas. D'un point de vue théorique, on peut y inclure et on obtient alors un taux de profit inférieur à celui qui semble exister et qui détermine réellement les capitalistes, car c'est justement dans ces entreprises que le capital constant est le plus élevé relativement au capital variable. »

Bien entendu, comme le souligne à chaque moment Marx, toutes les causes qui permettent que soit contrecarrée la baisse tendancielle du taux de profit vont devenir des facteurs incitant à investir de nouveaux capitaux, à accroître la productivité, pour obtenir profits et surprofits, donc à augmenter la composition organique du capital. Les profits et surprofits, d'autant plus qu'ils sont élevés, vont accroître la masse des capitaux, l'ampleur de l'investissement, par conséquent engager et précipiter la tendance à la chute du taux de profit. C'est le mouvement d'ensemble du mode de production capitaliste, de ses cycles, de ses crises, de ses booms et à nouveau de ses crises.

Cependant, dans la mesure où fonctionne librement le jeu des lois immanentes du mode de production capitaliste, la loi de la baisse tendancielle du taux de profit ne fixe pas de limite absolue au mode de production capitaliste. Elle implique une succession de cycles classiques, de booms et de catastrophes économiques.

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit exprime la contradiction fondamentale du mode de production capitaliste : socialisation de la production - propriété privée des moyens de production.

La loi de la baisse tendancielle du taux de profit n'amène pas mécaniquement à une chute telle du taux de profit que le ressort du mode de production capitaliste serait cassé. Par contre, elle exprime la contradiction essentielle du mode de production capitaliste, qui commande toutes les autres contradictions : la contradiction entre le caractère de plus en plus social de la production, cela de plus en plus à l'échelle mondiale, et l'appropriation privée des moyens de production, et le cadre dans lequel il s'est développé, et qu'il a développé, les frontières nationales :

« Baisse du taux de profit et accélération de l'accumulation ne sont que des expressions différentes d'un même procès, en ce sens que toutes deux expriment le développement de la productivité. De son côté, l'accumulation accélère la baisse du taux de profit dans la mesure où elle implique la concentration du capital et sa centralisation par la dépossession des capitalistes de moindre importance, l'expropriation du dernier carré des producteurs directs, chez qui il restait encore quelque chose à exproprier. Ce qui d'un autre côté accélère à son tour l'accumulation, quant à la masse, bien que le taux d'accumulation baisse avec le taux de profit. » (Marx, « Le Capital »), livre III, tome I, Editions sociales, page 254.)

En d'autres termes, dans la baisse tendancielle du taux de profit et dans ses contradictions se manifeste le processus de concentration du capital, qui amène une modification organique du mode de production capitaliste : du capitalisme libéral au capitalisme de monopole.

De la société par actions, Marx écrivait déjà :

« C'est la suppression du mode de production capitaliste à l'intérieur du mode de production capitaliste lui-même, donc une contradiction qui se détruit elle-même et qui de toute évidence se présente comme une simple phase contradictoire vers une nouvelle forme de production. C'est aussi comme une semblable contradiction que cette phase de transition se présente. Dans certaines sphères, elle établit le monopole, provoquant l'immixtion de l'Etat. Elle fait renaître une nouvelle aristocratie ouvrière, une nouvelle espèce de parasites, sous forme de projets, de fondateurs et de directeurs simplement nominaux; tout un système de filouterie et de fraude au sujet de fondation, d'émission et de trafic d'actions. » (« Le Capital », livre III, tome II, Editions sociales, page 104.)

De l'époque de la libre concurrence à celle de l'impérialisme

La société par actions, c'est *« la suppression du capital en tant que propriété privée à l'intérieur des limites du mode de production capitaliste lui-même ».*

Engels ajoutait le commentaire suivant :

« (Depuis que Marx a écrit ces lignes, on sait que de nouvelles fermes industrielles se sont développées, représentant la société par actions à la seconde et à la troisième puissance. La rapidité, tous les jours plus grande, avec laquelle on peut aujourd'hui augmenter la production dans tous les domaines de la grande industrie s'oppose à la lenteur toujours accrue

avec laquelle s'étend le marché pour ces produits plus nombreux. Ce qui est produit au cours de quelques mois peut à peine être absorbé en quelques années. Il faut y ajouter la politique de protection douanière par laquelle chaque pays industriel se ferme aux autres et en particulier à l'Angleterre, ce qui accroît encore artificiellement la capacité de production intérieure. Les conséquences en sont : surproduction chronique générale, prix en baisse, profits en baisse et même tout à fait nuls; bref, la célèbre liberté de concurrence est au bout de son latin et doit annoncer elle-même son évidente et scandaleuse faillite. Et cela, parce que, dans chaque pays, les grands industriels d'une certaine branche se réunissent pour former des cartels en vue de régulariser la production. Un comité fixe la quantité à produire par chaque établissement et répartit en dernière instance les commandes en cours. Dans certains cas, il y a même eu par moments des cartels internationaux, ainsi que le cartel anglo-allemand de la production métallurgique. Mais même cette forme de mise en société de la production ne suffisait pas encore. L'opposition d'intérêts entre les diverses formes ne la faisait que trop souvent éclater et rétablissait la concurrence. Aussi en vint-on, dans certaines branches, où le niveau de la production le permettait, à concentrer toute la production de cette branche en une seule grande société par actions à direction unique. Cela s'est déjà réalisé à plusieurs reprises en Amérique; l'exemple le plus important en Europe reste jusqu'ici l'United Alkali Trust, qui a réuni toute la production britannique d'ammoniaque entre les mains d'une seule firme. Les anciens propriétaires des différentes usines (plus de trente) ont reçu en actions la valeur estimée de l'ensemble de leurs installations, au total environ 5 millions de livres sterling représentant le capital fixe du trust. La direction technique reste toujours entre les mêmes mains, mais la direction commerciale est concentrée entre celles de la direction générale. Le capital circulant (floating capital), d'un montant approximatif de 1 million de livres sterling, fut offert à la souscription du public. Le capital total s'élève donc à 6 millions de livres sterling. Dans cette branche qui est à la base de toute l'industrie chimique, la concurrence a donc été remplacée en Angleterre par le monopole, ce qui prépare de la façon la plus réjouissante le chemin à l'expropriation future par toute la société, la nation. F. E.) »

Engels écrivait ces lignes en 1893. Comment ne pas les faire suivre immédiatement des traits généraux caractéristiques de l'impérialisme que Lénine établissait vingt-trois ans plus tard dans la brochure « L'Impérialisme, stade suprême du capitalisme» :

« 1. Concentration de la production et du capital parvenue à un degré de développement si élevé qu'elle a créé les monopoles, dont le rôle est décisif dans la vie économique.

2. Fusion du capital bancaire et du capital industriel et création sur la base de ce « capital financier » d'une oligarchie financière.

3. L'exportation des capitaux, à la différence de l'exportation des marchandises, acquiert une importance particulière.

4. Formation d'unions internationales capitalistes monopolistes se partageant le monde, et

5. Achèvement du partage territorial du globe par les plus grandes puissances capitalistes.

« L'impérialisme est le capitalisme arrivé à un stade de développement où s'est affirmée la domination des monopoles et du capital financier; ou l'exportation des capitaux a acquis une importance de premier plan; ou le partage du monde a commencé entre les trusts internationaux et où s'est achevé le partage de tout le territoire du globe entre les plus grands pays capitalistes. »

L'histoire du mode de production capitaliste est bien l'histoire de l'extension des rapports de production capitalistes, mais aussi de la concentration du capital. La constitution et la généralisation des sociétés par actions pendant les années 1850-1880 en est une étape très importante. Mais, comme le souligne Lénine, il s'agit *« du point culminant du développement de la libre concurrence. Les monopoles ne sont que des embryons ».*

Le libre jeu des lois immanentes du mode de production capitaliste permettait que les crises économiques se résolvent de façon « naturelle ».

Lénine souligne que la plupart des grandes puissances capitalistes n'avaient pas encore constitué de vastes empires coloniaux, chasses gardées économiques.

« A l'époque de la libre concurrence en Angleterre, entre 1840 et 1860, les dirigeants politiques bourgeois du pays étaient CONTRE la politique coloniale, considérant l'émancipation des colonies, leur détachement de l'Angleterre, comme une chose inévitable. »

En France, la conquête d'un nouvel empire colonial avait commencé en Algérie dès 1830 et en Indochine sous Napoléon III. On connaît l'aventure de la conquête du Mexique, qui s'est terminée en catastrophe. A l'époque, la bourgeoisie comme telle était plutôt contre ces expéditions.

Les dépenses des Etats, les dépenses militaires notamment, ont joué un rôle important dans la formation du capital en certains pays. Toujours elles ont plus ou moins bénéficié à tel ou tel secteur capitaliste. D'un point de vue politique, elles sont apparues comme nécessaires en certaines circonstances aux hommes politiques bourgeois. Pourtant, le militarisme était généralement considéré à cette période par la bourgeoisie comme classe ainsi qu'un fardeau économique. En Angleterre et aux Etats-Unis par exemple, l'appareil d'Etat, l'armée, étaient réduits à leur plus simple expression, à tel point qu'aux environs des années 1870 Marx et Engels envisageaient que le prolétariat pourrait peut-être dans ces deux pays prendre le pouvoir politique pacifiquement.

Mais ensuite la transformation qualitative du capitalisme libéral, de libre concurrence, en capitalisme de monopole se produit. Lénine écrit :

« 2. Après la crise de 1873, période de large développement des cartels, cependant, ils sont encore l'exception. lis manquent de stabilité. Ils constituent encore un phénomène passager. 3. Essor de la fin du XIXe siècle et crise de 1900-1903 : les cartels deviennent une des bases de la vie économique tout entière. Le capitalisme s'est transformé en impérialisme. »

En d'autres termes, naissance, développement et affirmation des monopoles, qui deviennent la dominante du mode de production capitaliste.

Les années 1873-1893 sont généralement considérées comme celles au cours desquelles se manifeste une tendance à la stagnation dans le développement de l'économie capitaliste et où le taux de profit a tendance à baisser. En réalité, il y a une grande inégalité de développement. L'industrialisation se ralentit en général dans les pays où le mode de production capitaliste est alors le plus développé, en Angleterre, en France, en Belgique. L'Angleterre était alors, et de loin, le plus puissant pays capitaliste. Par contre il se développe tumultueusement aux Etats-Unis, en Allemagne, au Japon. Corrélativement, dans ces pays, la cartellisation, la constitution de monopoles, se développent à grande allure. Surtout, aux Etats-Unis, la profondeur des crises apparaît comme la contrepartie de la croissance tumultueuse du capital américain. En Russie, et en Italie, il prend son essor. En ce qui concerne l'Angleterre et la France, une modification importante se produit : elles deviennent les banquiers du monde, car elles disposent de réserves considérables de capital argent. Le capital financier anglais investit massivement dans de nombreux pays, notamment aux Etats-Unis et en Amérique latine. Londres devient la plate-forme financière du monde et la livre une monnaie universelle. En France, ce sont surtout des emprunts officiels étrangers qui sont placés. Les capitalismes français et anglais ont tendance à devenir des " capitalismes rentiers". La tendance à la formation des monopoles, à la cartellisation, va dans le sens du ralentissement du rythme du développement de l'économie capitaliste. Elle pèse sur les mécanismes qui impulsent et régularisent le mode de production capitaliste. D'autant que les monopoles faussent la loi de la péréquation du taux de profit à leur avantage.

La bourgeoisie des grandes puissances capitalistes modifie sa position en ce qui concerne la constitution d'empires coloniaux. Dans les années 1860, l'Angleterre agrandit considérablement son empire colonial. La France va la suivre rapidement sur cette voie. A la conférence de Berlin, en 1885, les grandes puissances européennes se partagent l'Afrique. Les pays d'Amérique Latine deviennent de plus en plus des semi-colonies. L'empire ottoman, la Perse et tous les pays de cette région du monde également. Les grandes puissances européennes, la Russie, le Japon, les Etats-Unis imposent ensemble à la Chine le statut de semi-colonie.

Généralement, les années 1893-1913 sont considérées comme des années d'intense développement capitaliste et où le taux de profit a tendance à s'élever. L'expansion coloniale a alors joué dans ce sens. Mais déjà s'allument les antagonismes pour la possession de colonies ou semi-colonies, entre la France et l'Angleterre, entre le Japon et la Russie. En 1898, les Etats-Unis font la guerre à l'Espagne pour lui ravir la mainmise sur Cuba et les Philippines.

Pourtant, dès 1900, une grave crise économique se développe. Ainsi que le souligne Lénine, elle a précipité la formation de monopoles, du capitalisme financier, la constitution définitive de l'impérialisme. Les monopoles s'opposent à la dévalorisation du capital, à la liquidation d'une partie du capital, qui sont pourtant des mécanismes indispensables à la liquidation de la crise, à la hausse du taux de profit. Tout au moins partiellement, le relèvement du taux de profit n'est plus dû aux mécanismes nouveaux du mode de production capitaliste. Le renouvellement du capital fixe dépend en grande partie de l'ouverture de marchés artificiels. Le parasitisme sous toutes ses formes, l'économie d'armement, deviennent les conditions pour surmonter les crises, maintenir et élever le taux de profit. Mandel, lorsqu'il écrivait son « Traité d'économie marxiste », spécifiait :

> « Cycle 1900-1907 : essor de l'industrie sidérurgique (course aux armements), de la construction navale, des tramways, des centrales électriques et des installations téléphoniques. Développement du marché... de l'Afrique du Nord au Moyen-Orient. Premier développement de l'industrie lourde italienne. Dernière vague de construction ferroviaire en Afrique et en Asie. Cycle 1907-1913 : essor de l'industrie sidérurgique, d'armement et de la construction navale. Fin du boom de la construction des tramways. Développement du marché du Moyen-Orient. » (Tome 1, pages 447-448.)

Le capitalisme de libre concurrence et le capitalisme de monopole sont les deux époques de l'histoire du capitalisme. L'une est celle de l'essor, du rôle progressif du capitalisme. L'autre est celle de la négation du mode de production capitaliste dans le cadre du mode de production capitaliste. C'est un saut qualitatif, une rupture historique. La première guerre mondiale, qui met aux prises toutes les grandes puissances capitalistes devenues impérialistes pour un nouveau partage du monde, pour la suprématie politique, militaire, économique sur le monde, le développement fantastique des armements, des armées, la dimension nouvelle des Etats bourgeois et de leurs fonctions, donnent la mesure de cette rupture et signifient à tous de façon tragique que le capitalisme est devenu la réaction sur toute la ligne.

---

[1] Ce texte a été publié en 1983 comme « Documents du Parti Communiste Internationaliste ». Stéphane Just avait comme projet l'écriture d'une histoire des crises impérialistes, mais seules les deux premières brochures furent publiées.